

Les méthodes « post-keynésiennes » et l'approche post-classique

“Post-Keynesian” Methods and the Post-Classical Approach

Jacques Henry

Volume 58, numéro 1-2, janvier-juin 1982

La théorie post-keynésienne : contributions et essais de synthèses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/601013ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/601013ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Henry, J. (1982). Les méthodes « post-keynésiennes » et l'approche post-classique. *L'Actualité économique*, 58(1-2), 17–60.
<https://doi.org/10.7202/601013ar>

Résumé de l'article

The two most basic non-metaphysical materials used by economists to erect their theoretical structures are prices and quantities. Two visions of reality are contrasted: (a) that in which historical price determination is explained without reference to demand (Sraffa), and (b) that in which the determination of quantities in historical time is explained without explicit reference to supply (Keynes). In the neoclassical vision of reality, prices and quantities are simultaneously determined by both demand and supply in logical time. It is then argued that the "post-keynesian" appellation is misleading. What is needed is a truly post-classical approach based on the works of Keynes, Sraffa and Marx.

LES MÉTHODES « POST-KEYNÉSIENNES » ET L'APPROCHE POST-CLASSIQUE*

INTRODUCTION

Le recours au pluriel dans le titre de cet exposé suggère que mes propos porteront sur une nouvelle approche en économie politique, qui est en train d'émerger lentement et dont les formes spécifiques ne sont encore ni précises, ni uniques, ni sans doute définitives. En d'autres termes, nous ne sommes pas encore en présence d'un *paradigme* précis (au sens de Kuhn) susceptible d'applications concrètes dans l'immédiat et capable de contribuer à gonfler les revenus de profession de ses adeptes¹. Nous faisons plutôt face à un *programme de recherches* (au sens de Lakatos) dont le but est de contribuer à nous faire mieux connaître le monde dans lequel nous vivons *réellement*².

Pour éviter que la référence qui vient d'être faite à la *réalité* ne soit interprétée comme une vague exhortation que la mode courante exige, quelques remarques préliminaires s'imposent.

Demandons-nous en premier lieu comment l'économiste, en tant que scientifique, accède-t-il à l'appréhension de la réalité sociale qui est l'objet de son analyse? Soulignons d'abord que, même en physique, qui est un champ de connaissances où la mesure pose beaucoup moins de problèmes qu'elle n'en suscite dans notre discipline, il a été reconnu depuis longtemps que *la réalité n'est pas nécessairement conforme à ce que les sens perçoivent directement*. L'économiste souffre souvent de l'illusion de pouvoir saisir le réel, du simple fait qu'il dispose de diverses mesures touchant

* Une version préliminaire de ce texte fut présentée lors du colloque « Keynes et Sraffa » le 13 mars 1981 à l'Université d'Ottawa; l'auteur remercie T.K. Rymes (Carleton University) et A.L. Levine (University of New Brunswick) pour les commentaires qu'ils ont faits à cette étape. Une version élargie fut subséquemment rédigée et l'auteur profita grandement de la critique de ses collègues Marc Lavoie et Mario Seccareccia. Enfin, plusieurs améliorations qui figurent dans la présente version finale sont dus aux commentaires pénétrants de Luigi Pasinetti (Università Cattolica del Sacro Cuore di Milano) et Alain Parguez (Université de Beauséjour).

1. Nonobstant l'impression que peut laisser la lecture de D. Crane (ed.) [9].

2. R. Bahro [1] a utilisé une expression analogue pour souligner le gouffre qui sépare le socialisme des théories et le socialisme de la vie quotidienne dans les pays de l'Europe de l'Est.

à certaines manifestations de la réalité sociale. Mais, après réflexion, qui serait assez téméraire (ou ignorant) pour prétendre que l'économiste a réglé les problèmes de mesure qui se posent à lui ? Il est réconfortant de noter que certains s'interrogent encore sur des questions aussi fondamentales que celle de la mesure et de la construction des agrégats en science économique³.

Deuxièmement, même si le plus souvent nous préférons refuser de l'admettre, nous finissons tous par glisser dans la commode habitude qui consiste à *prendre nos modèles pour la réalité*, et c'est sans doute la raison pour laquelle nous trouvons difficile de procéder sans avoir recours à ce que Keynes appelait « nos modes habituels de pensée ». Certes, la même tentation a toujours existé dans des disciplines réputées plus exactes que la nôtre ; ainsi, au tournant du siècle, Einstein avait choqué plus d'un collègue en prétendant que, dans un champ gravitationnel, le chemin le plus court entre deux points est une géodésique, et non une droite. Il est toujours difficile, et parfois pénible, de réviser sa conception du réel. Comme il deviendra évident plus loin dans ce texte, une difficulté additionnelle se présente à l'économiste contemporain : les « modes habituels de pensée » qu'il faut remettre en question ne sont pas tous « pré-keynésiens », et les modes inhabituels de pensée auxquels il faut apprendre à s'exercer ne sont pas tous « post-keynésiens ». La démarche scientifique serait vraiment trop simple si vérité et nouveauté allaient toujours de pair.

Troisièmement, le souci d'un sain réalisme ne semble pas mieux servi par l'adoption d'une posture anti-théorique selon laquelle l'économiste serait mieux avisé de *prendre comme modèle la réalité perçue*, comme le voudraient les adeptes d'une certaine « économie politique » qui serait censée être directement accessible à l'homme de la rue. Sûrement, il existe de nombreuses différences entre l'histoire et la chronique !

Quatrièmement, l'économiste raisonne souvent comme si chaque phénomène réel ne pouvait souffrir qu'une seule explication théorique. En vérité, le monisme théorique ne peut être au mieux qu'une hypothèse sur la réalité. Sur ce point, l'économiste pourrait utilement apprendre du physicien que *certains phénomènes* (e.g. la lumière) *peuvent être expliqués adéquatement par des théories radicalement différentes* (e.g. théorie corpusculaire et théorie ondulatoire dans le cas de la lumière). L'unité de la science n'implique pas l'unicité des explications théoriques.

Enfin, comment choisir entre plusieurs théories ? Dans les sciences dites exactes, la possibilité d'avoir recours à l'observation et à la mesure directe des phénomènes réels implique qu'*il est parfois possible de mesurer le*

3. P. Rouzier [46].

degré d'inexactitude d'une théorie, ce qui facilite évidemment le choix parmi plusieurs paradigmes existants. Ainsi, le calcul par Einstein de la trajectoire exacte de la planète Mercure demeurera à cet égard un exemple classique. Nos mesures du chômage et de l'inflation constitueraient-elles une indication de l'imprécision et de l'inexactitude des théories traditionnelles ?

Comme le lecteur est en droit de savoir ce qui l'attend s'il décide de poursuivre la lecture de ce texte, qu'on me permette de ramener à trois idées fondamentales les positions que je chercherai à défendre dans cet exposé.

Premièrement, il est vain de prétendre qu'il existe à l'heure actuelle une seule méthode ou approche dite « post-keynésienne » que l'on peut aisément et clairement identifier comme telle. Au contraire, *le programme « post-keynésien » de recherches regroupe une multiplicité de contributions* qui, considérées en isolation, n'ont souvent rien d'autre en commun qu'un rejet de certains aspects de l'approche théorique unifiée conventionnelle. Sans doute est-il plus aisé d'identifier les grands auteurs sur les œuvres desquels repose le programme « post-keynésien » de recherches : Keynes, Marx et Sraffa. Tous les auteurs que l'on peut considérer comme « post-keynésiens » possèdent une connaissance approfondie des œuvres d'au moins un parmi ces trois auteurs, privilégient dans leurs propres écrits au moins deux de ces auteurs, et ont enfin l'esprit ouvert aux idées des trois qu'ils cherchent par ailleurs à concilier. Mais la grande synthèse reste encore à faire.

Deuxièmement, l'avènement de la grande synthèse n'est pas pour demain, surtout si le point privilégié de départ de la plupart des investigations « post-keynésiennes » est relié à des questions telles que : Qu'est-ce que Maynard (ou Karl, ou Piero) a vraiment dit ? Qu'est-ce que Maynard (ou Karl, ou Piero) a réellement voulu dire ? Qu'est-ce que Maynard (ou Karl, ou Piero) a cru qu'il disait effectivement ? Toutes intéressantes qu'elles soient sous l'angle de l'histoire de la pensée économique, ces questions sont d'une pertinence limitée si l'objectif du programme « post-keynésien » de recherches est d'en arriver à la formulation d'une théorie susceptible d'expliquer le monde dans lequel nous vivons réellement *aujourd'hui*. Récemment, Patinkin conseillait sagement aux économistes contemporains de « couper le cordon ombilical qui les relie à Keynes », et Hicks généralisait ce conseil en disant que *le temps est venu de cesser de lire les textes sacrés pour se consacrer à la construction de meilleures théories*⁴. L'exégèse seule ne peut suffire à cette tâche.

Troisièmement — et c'est ici que je me ferai le plus grand nombre d'ennemis — je prétendrai que l'appellation « post-keynésienne » est inappropriée pour caractériser le programme de recherches dont il est

4. Patinkin [40, p. 594]; Hicks [22, p. 375].

question. Je suggérerai à la place la désignation *post-classique*. Depuis 1960, plusieurs expressions ont été utilisées pour désigner les auteurs qui contribuent à ce programme de recherches : sraffiens, néo-ricardiens (cantabridgiens), néo-marxistes, néo-keynésiens, post-marxistes et post-keynésiens. Ce sont toutes ces expressions trop centrées sur un seul auteur que je suggère de remplacer par la désignation *post-classique*.

Voilà donc quelles seront les conclusions de mon exposé. Si le lecteur s'intéresse au « comment » et au « pourquoi », il n'a qu'à me suivre dans les pages qui suivent.

I — QUELQUES PRÉCISIONS ANALYTIQUES

Ce que j'ai à dire sera sans doute mieux compris si l'on convient dès le départ de s'entendre sur la signification de certains concepts fondamentaux et sur une certaine vision de la réalité économique qu'il convient d'adopter.

a) *La démarche scientifique en science économique*

Les économistes échafaudent leurs constructions théoriques en utilisant deux matériaux de base : des *quantités* et des *prix* (et parfois certains concepts métaphysiques) ; tout le reste est structurel et généralement censé paramétrique. L'on doit donc formuler des théories pour expliquer la détermination des quantités et des prix, soit séparément, soit simultanément.

Certains préféreraient véhiculer le même message en disant plutôt que les économistes ramènent tout à une analyse d'offre et de demande. Mais cette façon de dire les choses comporte un danger. En effet, il est possible de construire une *théorie des prix* (de production) *sans demande*, i.e. expliquer la formation des prix sans faire explicitement intervenir la demande ; Sraffa l'a fait. Par ailleurs, si l'on veut bien ne retenir que l'essentiel dans la théorie keynésienne d'équilibre de sous-emploi, l'on peut dire que Keynes a formulé une *théorie des quantités* (emploi, production) *sans offre*, i.e. expliqué la détermination des quantités dans un contexte où l'offre n'est pas contraignante et où c'est la demande qui détermine les quantités échangées dans la période, ainsi que les *quantités produites* au cours de la période suivante. La *détermination simultanée des quantités et des prix par l'offre et la demande* n'est rien d'autre qu'une vision particulière du réel ; c'est cette vision que d'aucuns confondent avec la réalité.

b) *Le temps historique et le temps logique*

Le *temps historique* est celui où le passé, le présent et l'avenir ne sont pas confondus. C'est le temps des changements, de l'évolution et des mutations ; en bref, c'est le temps du vécu et de l'*irréversible*. C'est dans le temps

historique qu'il faut analyser les processus et raconter les histoires; les histoires, comme les processus, doivent avoir un commencement et une fin qu'il ne faut pas confondre. Dans le temps historique, tout phénomène est unique et spécifique, et la répétition est *a priori* impossible. C'est d'ailleurs pourquoi l'expérimentation répétée, telle qu'on la connaît dans les sciences exactes, est impossible dans les sciences humaines; l'économiste, contrairement au chimiste, ne peut faire abstraction du temps face à l'évidence empirique. Bien entendu, ceci confère un sens très particulier à la notion de « vérification empirique » dans les sciences sociales.

Le temps logique est celui où le passé, le présent et l'avenir sont confondus parce que ramenés par l'analyste à un seul et même instant, qui n'est pas nécessairement l'instant présent; c'est le temps de la permanence, de la fixité, du *ceteris paribus* et de l'invariable. Aucun changement endogène n'est possible dans le temps logique; les seuls changements que le temps logique peut accommoder sont exogènes, notionnels et n'ont pas de durée, comme les changements opérés sur scène par un magicien. Dans le temps logique, tout phénomène peut être identiquement répété à volonté parce que, sans intervention exogène, il demeure inchangé; mais cette répétition est notionnelle et ne consomme pas de temps. C'est aussi pourquoi le temps logique est le temps du *réversible*, parce que tout y est notionnel et que l'imagination n'est pas contrainte à s'exercer de façon unidirectionnelle. La vérification empirique ne pose donc aucun problème épistémologique insurmontable dans le temps logique, car toutes les expériences sont censées être identiquement reproductibles à volonté.

Le temps historique peut être doté d'une durée. Ainsi, l'on peut définir une période courte pour définir un laps de temps pendant lequel l'agent peut tomber en chômage, et une période longue pendant laquelle il mourra. De tels découpages du temps historique peuvent être multipliés à l'infini: tout dépend des goûts de l'analyste et des particularités de son analyse.

Mais le temps logique ne peut pas être identifié à une durée de façon univoque, car la notion de mesure ne s'applique pas au temps logique lui-même. En d'autres termes, le temps logique est un temps qui coule, mais pendant lequel rien ne change, de telle sorte qu'il n'existe aucun point de repère susceptible d'être utilisé pour définir une période d'une longueur donnée. Lorsqu'on se situe dans le temps logique, l'on ne peut faire que des comparaisons entre divers états possibles, mais l'on ne peut rien dire du passage d'un état à un autre. Ainsi, le temps logique peut se référer indifféremment à un instant ou à l'éternité: dans l'un et l'autre,

aucun changement endogène ne peut *réellement* se produire, bien qu'il soit légitime de spéculer que l'état présent pourrait *notionnellement* être tout différent⁵.

Le temps logique est le temps de la transversalité, de la simultanéité, de l'instantanéité et du synchronisme; celui qui raisonne dans le temps logique n'a jamais à se préoccuper de la longueur de la période de production et se montre généralement friand de données empiriques disponibles en coupes instantanées.

Le temps historique est le temps de la longitudinalité, de la séquentialité, de la causalité et du diachronisme; celui qui raisonne dans le temps historique s'intéresse normalement à l'analyse des processus qui se déroulent dans le temps et des circuits qui prennent du temps à parcourir.

En bref, le temps historique caractérise le réel et existe hors de l'observateur qui le perçoit, tandis que le temps logique caractérise la vision qu'un observateur a de la réalité et existe dans l'esprit de l'observateur.

Prétendre qu'une analyse se déroule dans le temps historique et n'y rien trouver d'irréversible est une contradiction; être incapable d'y mettre en scène un changement (même structurel) endogène est une autre contradiction; y raconter une histoire sans début et sans fin bien identifiable est une dernière contradiction. Par ailleurs, lorsqu'une analyse met en évidence toutes sortes de phénomènes réversibles, se penche sur des changements toujours exogènes et raconte des histoires « sans queue ni tête », l'on peut être sûr qu'elle se déroule dans le temps logique.

c) *Le réversible et l'irréversible*

Dans tout système productif, l'offre est un concept qui se rapporte à la structure, à l'organisation, aux institutions et aux conventions qui caractérisent ce qu'il y a de permanent dans le système. *L'offre est donc en grande partie le siège de l'irréversible*, et ceci est tout simplement dû au fait que *la production ne peut être conçue hors du temps historique*.

Par contre, la demande est un concept qui se rapporte à la présence humaine dans une structure; elle reflète les comportements humains, les habitudes, les « esprits animaux », le rationnel, l'irrationnel, la bienveillance, la malveillance, l'indifférence, etc... En bref, *la demande est en grande partie le lieu du réversible et peut fort bien être conçue hors du temps historique*⁶.

5. Scott Gordon [16] a tort de prétendre que l'économiste ne connaît rien de l'après-vie. Si l'après-vie existe dans le temps logique (« tous les jeux sont faits » !), il doit ressembler à un régime permanent (*steady-state*). La théorie néo-classique aurait donc davantage à nous dire sur l'après-vie que sur l'avant-mort !

6. Alain Parguez a fait remarquer à l'auteur que chez Hayek, dont l'analyse se situe dans le temps logique, c'est l'inverse qui est supposé : l'offre est le lieu du réversible, tandis que c'est la demande qui est le siège des irréversibilités.

Par conséquent, il faut s'attendre à ce que toute théorie où la demande joue un rôle dominant soit normalement campée dans le temps logique et porte sur des phénomènes réversibles (dont l'archétype est la substitution instantanée); Keynes voulait résolument situer son analyse dans le temps historique, mais c'est paradoxalement dans le temps logique qu'il a défini le multiplicateur instantané. Pareillement, toute théorie où l'offre joue le rôle principal se situera normalement dans le temps historique et mettra en scène des phénomènes irréversibles; Sraffa a volontairement limité son analyse au temps logique, mais c'est paradoxalement dans le temps historique que sa contribution est susceptible d'applications.

Pour ceux qui insistent pour penser en termes d'une durée, disons que l'offre est un concept indispensable à celui qui s'intéresse aux périodes longues, tandis que la demande est également indispensable à celui qui s'intéresse aux périodes courtes. Ceux dont l'analyse est hors du temps ont bien entendu besoin de l'offre et de la demande, car tout est instantané.

À un moment, l'offre et la demande réagissent à des variables en partie différentes et leur égalité ne peut être postulée que si l'analyse ne porte que sur les états mythiques de cohérence qui se situent hors du temps historique, i.e. hors du temps vécu.

Entre deux moments donnés, dans le temps historique, la structure de l'offre (production) et la structure de la demande (consommation) évoluent avec un certain degré d'indépendance. Keynes a eu le mérite de montrer que la seconde n'est pas strictement déterminée par la première, comme Say l'avait prétendu. L'on peut tout de suite deviner que le problème de la politique économique est d'harmoniser l'évolution de l'offre et de la demande, et de concilier l'irréversible et le réversible⁷. La tentation walrasienne qui consiste à dire que cette conciliation sera effectuée par le marché intérieur ou extérieur ne règle pas le problème d'identification de la politique appropriée; elle le camoufle en le confiant au marché.

Dans cette optique, il y a « crise » dans le temps historique lorsque les agents *demandent* par leur comportement une évolution que la structure ne peut rapidement offrir ou accommoder. Ici encore, l'on passe à côté de la question si l'on s'y attaque armé d'une fonction d'utilité collective en guise de demande, et d'une courbe de possibilités de production en guise d'offre, car tout est réversible dans ce schème traditionnel de pensée.

Bien entendu, toutes les crises ne sont pas nécessairement catastrophiques. Ainsi, la guerre est une crise, mais l'on sait comment il faut

7. C'est un peu dans ces termes que Harrod caractérisa l'essentiel de la dynamique keynésienne.

restructurer l'offre pour obéir aux dictées de la demande de guerre. De même, tous les ajustements à faire ne doivent pas être considérés comme des crises, comme le suggèrent certains.

d) *La notion fondamentale de surplus*

Fondamentalement, dans tout système de production, l'on entend par surplus la *production en excès des exigences de l'autoreproduction*. Le surplus désigne toujours une production nette, c'est-à-dire ce qu'il reste de la production brute une fois le maintien des stocks assurés. Bien sûr, la notion de surplus peut être apprêtée à toutes les sauces idéologiques. Ainsi, dans une société esclavagiste (ou dans un modèle marxien) le maintien des stocks inclut la subsistance des travailleurs ; par ailleurs, dans la comptabilité nationale moderne, seul le capital physique est traité comme un stock à maintenir. À chaque vision possible du système correspond une définition précise du surplus.

Une société qui ne produirait aucun surplus serait condamnée soit au déclin dans le temps historique, soit à se reproduire à l'identique dans le temps logique. Seule une société qui dégage un surplus peut croître, se développer et évoluer, tout dépend de la façon dont elle choisit d'utiliser son surplus. En réalité, l'on peut dire sans exagérer que l'histoire d'une société peut être ramenée à l'étude de la répartition et de l'affectation du surplus qu'elle engendre.

Dans toute société, deux décisions peuvent être prises relativement au surplus : il faut d'abord le répartir entre les agents, et ceux-ci doivent ensuite décider de son affectation à diverses fins. L'État peut ou non intervenir marginalement ou majoritairement dans ces deux décisions. L'on peut imaginer une infinité de situations. Ainsi, une société peut choisir d'affecter son surplus à ériger des monuments dont jouiront surtout les générations futures (e.g. les pyramides anciennes, les cathédrales médiévales et les parcs nationaux contemporains). Ou bien elle peut choisir d'affecter le surplus à la satisfaction des besoins des générations présentes (e.g. en mettant sur pied un système compréhensif de soins médicaux). Ou encore elle peut se servir de son surplus pour faire la guerre, c'est-à-dire produire en vue de détruire ce que les générations passées ont légué.

Le *surplus* est une réalité multiforme. Nous l'avons défini comme un *produit net*. On peut également le concevoir comme une *offre*, comme une *demande*, comme un *revenu*, comme une *dépense*, et comme le *produit d'un prix et d'une quantité*. En macroéconomie traditionnelle, nous avons l'habitude de désigner toutes ces diverses acceptions par le même symbole (*Y*). Comme Nell l'a noté⁸, cette pratique est source de confusion que nous

8. E.J. Nell [36 p. 2].

devons maintenant chercher à dissiper en abordant le problème de *la mesure du surplus*. Règle générale, chaque variable doit être mesurée dans les unités naturelles qui lui sont propres. Lorsque le surplus est homogène, sa mesure ne pose aucun problème, comme Ricardo et les classiques l'avaient compris. Mais lorsque le surplus est hétérogène, il faut une commune mesure qui soit invariable dans le temps historique.

e) *Visions diverses du surplus*

Considérons un système bisectoriel intégré de production⁹ produisant, d'une part, un *bien intermédiaire pur* (e.g. une machine) en quantité brute (X_1), soit

$$X_1 = I + \delta K \quad (1)$$

où $I \equiv \Delta K \equiv K_{t+1} - K_t$ est l'investissement potentiel net, K est le stock potentiel en place et δ le coefficient fixe de déclassement et, d'autre part, un *bien final pur* en quantité X_2 . La première marchandise (X_1) sert de numéraire et p désigne le prix relatif de la seconde (X_2) ; le salaire réel (w) et le taux de profit (r) sont tous deux uniformes.

Quelques précisions s'imposent concernant l'hypothèse d'uniformisation qui vient d'être faite. Un taux de profit (r) intersectoriellement uniforme est vraisemblablement un résultat qui découle d'un certain processus (à spécifier), mais s'agit-il là d'un résultat de court, de moyen ou de long terme ? Dans une économie à planification centrale, l'uniformité de w et de r est une hypothèse qui ne pose aucune difficulté, même dans le court terme ! Par contre, dans une économie décentralisée, cette uniformité peut s'expliquer soit par la concurrence et la mobilité (et alors l'analyse se situe vraisemblablement dans le long terme), soit par la maximisation des profits dans chaque branche (et alors l'analyse peut se situer dans un temps plus court), ce qui revient techniquement au même.

Il faut avoir recours à des hypothèses supplémentaires si l'on veut jumeler le résultat (e.g. un taux de profit uniforme) et une durée quelconque de temps (e.g. la « longue » période) pendant laquelle le processus générateur du résultat est censé s'exercer. Par exemple, si la période de production (qui, elle aussi, peut être uniforme ou non) est relativement « courte », alors les occasions de s'ajuster se présenteront fréquemment, la vitesse d'ajustement sera élevée, et l'uniformisation du taux de profit pourra vraisemblablement se matérialiser dans un temps relativement

9. La notion de « secteur verticalement intégré » a été développée par L.L. Pasinetti, « Vertical Integration in Economic Analysis », *Metroeconomica*, 25(1), 1973, 1-29 ; cet article a été reproduit dans L.L. Pasinetti (ed.), *Essays on the Theory of Joint Production*, Columbia University Press, 1980, ch. 2. Voir aussi : L.L. Pasinetti, *Structural Change and Economic Growth : A Theoretical Essay on the Dynamics of the Wealth of Nations*, Cambridge University Press, 1981, chapitre 2.

« court ». Évidemment, celui dont l'analyse se situe dans le temps logique n'a pas à se compliquer la tâche avec de telles subtilités théoriques. Par contre, si la période de production est relativement « longue », comme ce doit nécessairement être le cas dans toute analyse « réaliste » où le capital n'est que circulant, l'uniformisation du taux de profit doit être perçue comme un résultat de long terme.

Dans cette analyse, nous supposons pour simplifier que la longueur de la période de production est la même dans les deux secteurs.

Pour construire les diverses notions de surplus qui nous intéressent, nous avons besoin comme matériaux des prix w , r et p , ainsi que des quantités homogènes suivantes:

- L : quantité de main-d'œuvre employée au cours de la période courante;
 K : quantité de capital effectivement utilisée au cours de la période courante;
 I : quantité nette *offerte* par les producteurs;
 I^* : quantité nette *demandée* par les investisseurs;
 X_2 : quantité *offerte* par les producteurs;
 X_2^* : quantité *demandée* par les consommateurs.

L'on peut maintenant construire les expressions suivantes, qui définissent toutes le surplus que dégage le système bisectoriel intégré de production en excès de ses besoins sur le plan de l'autoreproduction (le seul stock à maintenir est K):

$$Y_a = I + pX_2 \quad (2)$$

qui représente les recettes *attendues* par les producteurs, la valeur du produit net, ou l'offre nette;

$$Y_c = wL + rK \quad (3)$$

qui représente les revenus *versés* par les producteurs, ou le revenu national;

$$Y_d = E + pX_2^* \quad (4)$$

qui définit la façon dont les titulaires de revenu répartissent celui-ci entre l'épargne (E) et la consommation;

$$Y_r = I^* + pX_2^* \quad (5)$$

qui représente les recettes *réalisées* par les producteurs, la dépense nationale, ou la demande effective.

Voyons maintenant comment ces diverses conceptions du surplus prendront forme dans le temps historique suite à certaines décisions irréversibles prises par les agents économiques. L'explication qui suit est conforme aux séquences analysées par Chick¹⁰.

10. V. Chick [7]. Nous négligeons le marché du travail analysé par cet auteur.

Au début de la période de production, les producteurs doivent préciser le *plan de production* qu'ils mettront en exécution durant la période. En particulier, ils doivent décider des quantités I et X_2 qu'ils offriront sur le marché durant ou à la fin de la période de production; étant donné le climat général des attentes de longue période, les quantités I et X_2 à offrir peuvent être déterminées en fonction de ce que les producteurs croient que le marché sera disposé à absorber¹¹.

Ensuite, les producteurs doivent déterminer les prix (p, w, r) de production de façon cohérente, c'est-à-dire de façon à ce que $Y_a = Y_c$. Bien entendu, les deux influences qui s'exercent sur le contenu du plan de production sont la technologie et les attentes des producteurs. Dans tout système de production, *le plan de production est l'offre*.

Une fois son contenu déterminé, le plan de production est irréversiblement mis en exécution et aucune modification n'est permise jusqu'à la fin de la période, alors qu'il sera possible de vérifier si les attentes sur lesquelles le plan de production se fonde ont ou non été réalisées. Dans le temps historique, il n'est pas permis de renégocier les contrats sur lesquels le plan de production repose; ce n'est que dans le temps logique, c'est-à-dire hors du réel, que la renégociation peut être une nécessité théorique.

Quand les agents ont touché un revenu (soit pendant, soit à la fin de la période), ils doivent décider de son affectation entre la consommation (pX_2^*) et l'épargne (E). Il faut donc à ce point *préciser le comportement des agents en tant que consommateurs et épargnants*. L'on peut également supposer que le prix (p) de production s'impose aux consommateurs sur le marché; ici encore, l'échange à des prix « faux » ne peut exister dans le temps historique. Ce n'est que dans le temps logique qu'une transaction peut être réversible.

À la fin de la période, la *demande (dépense) effective globale* est connue et les producteurs sont alors en mesure de vérifier si leurs attentes ont été réalisées. Ainsi, dans un système simple (sans gouvernement, sans échanges extérieurs et où tous les revenus sont tirés de la production courante), l'on aurait donc en fin de période que :

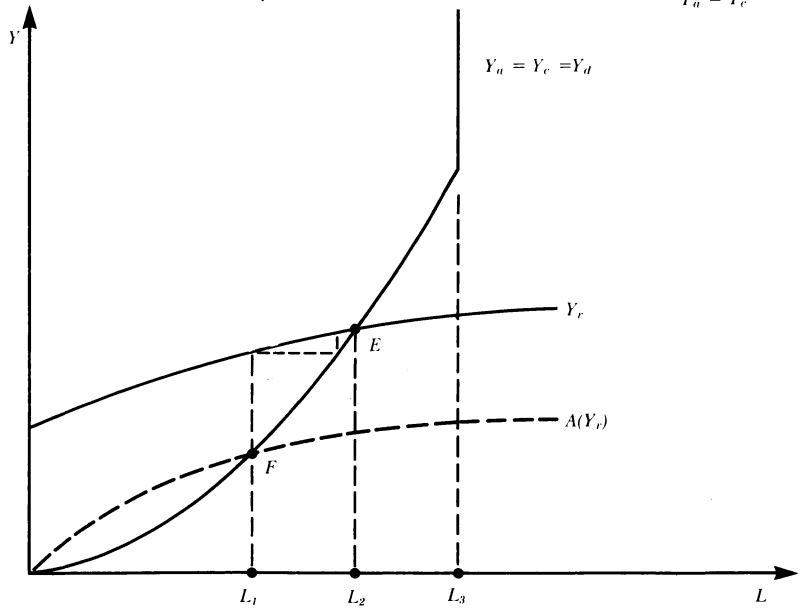
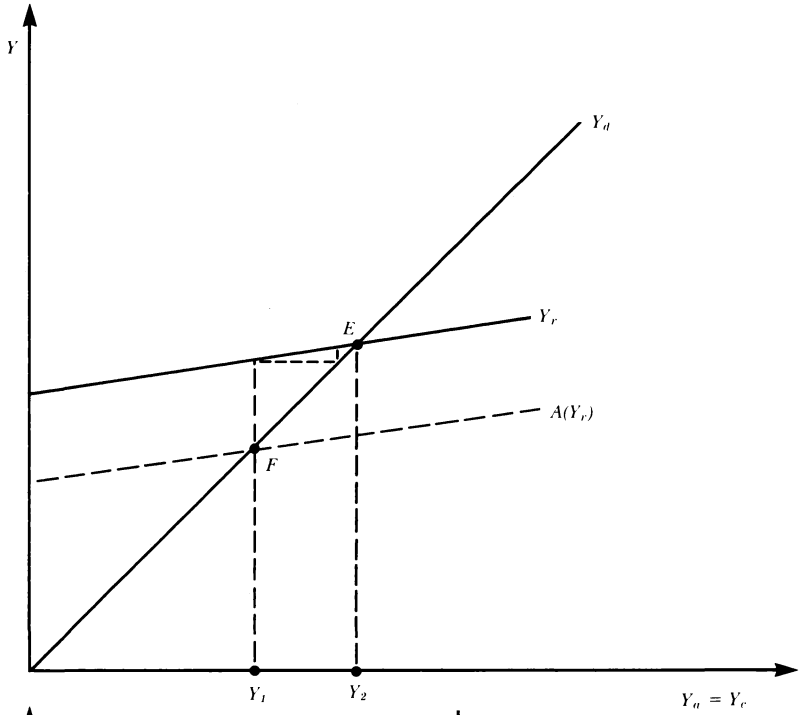
$$Y_a = Y_c = Y_d \begin{matrix} \geq \\ \leq \end{matrix} Y_r$$

et le *plan de production pour la période suivante devrait être révisé si les attentes n'ont pas été exactement réalisées*.

Absolument rien, dans tout ce que nous venons de dire, ne présuppose le plein emploi. L'on peut donc dire que la condition $Y_a = Y_r$ caractérise un

11. On peut, si l'on veut, dire que I est la valeur attendue de I^* et que X_2 est la valeur attendue de X_2^* .

GRAPHIQUE I



équilibre qui peut ou non s'accompagner de chômage, comme Keynes l'a expliqué. L'égalité entre Y_c et Y_d ne fait que représenter la contrainte budgétaire walrasienne.

La séquence que nous venons de décrire est représentée de deux façons au graphique 1. Dans la partie inférieure, nous représentons l'offre agrégée qui dépend bien sûr des conditions techniques de production ; si les producteurs sont disposés à « offrir » un niveau donné d'emploi et de revenu (Y_c), c'est sans doute parce qu'ils anticipent des recettes (Y_a) suffisantes pour recouvrer leurs coûts, y compris le profit à un taux uniforme, et $Y_a = Y_c$ exprime la dualité quantités-prix qui caractérise tout système fermé. La limite actuelle de plein emploi est L_3 . La demande agrégée, qui est une construction purement notionnelle, représente ce que les producteurs croient que le marché sera en mesure d'absorber en fin de période ; on peut la définir plus précisément comme la valeur attendue de la dépense effective, $A(Y_r)$. L'intersection en F définit le « point de la demande effective » qui correspond au taux actuel d'emploi L_1 . Dans ce cas, en fin de période, il s'avérera que les producteurs ont sous-estimé la dépense nationale ($Y_a < Y_r$) ; au début de la période suivante, les producteurs augmenteront donc la production et l'emploi, et ainsi de suite de période en période, par voie de « tâtonnements » historiques, jusqu'à ce que l'équilibre keynésien (de sous-emploi) soit réalisé au point E , défini par l'intersection de la courbe de dépenses agrégées et d'offre agrégée. Le cheminement de F à E correspond au processus d'ajustement dynamique gouverné par les anticipations et décrit par Keynes. C'est au point E seulement que les attentes sont réalisées ($Y_a = Y_r$) et que s'applique l'analyse du multiplicateur keynésien. Dans la partie supérieure du graphique 1, l'on reconnaît, légèrement modifiée, la représentation traditionnelle de l'équilibre keynésien.

II — UNE THÉORIE DES PRIX SANS DEMANDE

Nous allons maintenant nous pencher sur *l'univers théorique des économistes classiques* qui est dominé par l'offre et où la demande est souvent traitée comme un paramètre dont la valeur n'est fixée que pour être en mesure de fermer le modèle. Nous pénétrons maintenant dans *l'univers théorique de Sraffa* ou, si l'on veut, dans le monde peu connu du *supply economics*. Levine a bien exprimé la chose¹² :

“Piero Sraffa stands in that classical tradition that gave us a model of price determination in which the relative price configuration is a function of supply-side phenomena — at the most fundamental level of explanation, of the structure and technical relations of production, and this without the direct intervention of consumer demand phenomena in the price-determining mechanism.”

12. Levine [29, p. 873]. Voir aussi Roncaglia [45, *passim*].

L'absence de la demande dans le modèle de Sraffa est la raison pour laquelle les prix sraffiens ne peuvent être appelés des prix d'équilibre au sens usuel du terme.

En d'autres termes, la demande dans l'univers théorique de Sraffa est une cinquième roue¹³. Or, la cinquième roue (aussi appelée roue de rechange) n'est pas inutile; techniquement, l'automobile a été conçue pour fonctionner sans elle, mais son existence est une condition d'efficacité dans l'utilisation du véhicule. Ainsi, dans le modèle de Sraffa, la demande est strictement superflue, car on peut déterminer tous les prix sans elle; mais si l'on veut appliquer l'analyse sraffienne à la réalité concrète, il est préférable de ne pas ignorer la demande.

Nous allons brièvement présenter deux modèles: (a) le modèle de Sraffa, où seule l'offre est présente; (b) un modèle sraffien où certains éléments de demande sont présents.

a) *Le modèle de Sraffa*

Sraffa ne s'intéresse ni à la formation du plan de production, ni à sa révision dans le temps historique. Supposant connues les quantités I, X_i, L_i et K_i ($i = 1, 2$) il peut alors calculer les coefficients techniques ponctuels qui définissent la technologie, soit $C_i = (K_i/X_i)$ et $\lambda_i = (L_i/X_i)$, et écrire le système des prix comme suit:

$$1 = l_1 w + c_1 (r + \delta) \quad (6)$$

$$p = l_2 w + c_2 (r + \delta) \quad (7)$$

Disposant d'un degré de liberté, le problème que résoud Sraffa consiste à identifier les triplets (w, r, p) cohérents tels que $Y_a = Y_c$ demeure constant alors que sa répartition change. En d'autres termes, il ne s'agit pas seulement de montrer qu'il existe plusieurs façons de diviser un gâteau en deux parts (ce qui est un problème trivial), mais aussi de montrer que les dimensions du gâteau ne changent pas avec une modification du mode de partage.

C'est dans ces termes que le problème a été posé et résolu par Sraffa, pour être ensuite repris un peu partout dans la littérature. Ainsi, Kregel fournit un exemple numérique détaillé dans un cadre bisectoriel analogue au nôtre¹⁴ et il analyse trois cas possibles, soit $k_2 = (c_2/l_2) \gtrless k_1 = (c_1/l_1)$. À ce point, deux remarques s'imposent.

Premièrement, *Sraffa n'est pas intéressé à l'analyse du système des quantités*: il se contente de supposer connues les quantités de marchandises utilisées comme intrant et comme extrant dans un système de production quel-

13. Voir: G.C. Harcourt [17, p. 365].

14. J.A. Kregel [25, pp. 62 et 66]. Dans l'exemple de Kregel, $Y_a = Y_c = 175$.

conque et il montre que, *notionnellement*, il existe plusieurs façons de répartir la valeur du surplus engendré par le système. Le système de production peut ou non opérer au niveau du plein emploi des ressources. Sraffa a évité de parler de « changement » (marginal ou non) ; c'est pourquoi il n'a pas eu à caractériser la technologie utilisée dans la production. C'est aussi la raison pour laquelle *l'analyse de Sraffa se situe essentiellement dans le temps logique*. Mais rien n'oblige l'analyse sraffienne d'accepter une telle limite. Si l'on accepte l'idée que, dans le temps historique, la plupart des choix qui ont comme effet de structurer l'offre sont irréversibles, pourquoi alors mettre l'emphase sur des exercices notionnels qui présupposent la réversibilité ?

Deuxièmement, il faut s'interroger sur *la composition du surplus à partager*. Lorsque le surplus n'est composé que d'un seul bien fondamental utilisé comme numéraire, aucun problème ne se pose¹⁵ ; c'est le cas dans les exemples arithmétiques présentés par Kregel et cités ci-haut. Mais lorsque le surplus est hétérogène, il faut s'interroger sur sa composition et sur la nature des marchandises qui le composent. Si l'on se satisfait de poursuivre l'analyse dans le temps logique, alors l'on peut, à l'exemple de Sraffa, construire une marchandise-étalon (qui est un bien fondamental unique ou composite) et exprimer le surplus en termes de cette marchandise étalon dont le prix ne varie pas avec une modification de la répartition. Mais *si l'on poursuit l'analyse dans le temps historique, il peut arriver que la composition du surplus change irréversiblement à chaque période* et, en l'absence du commerce international, la détermination des prix doit tenir compte de la nature des biens qui composent le surplus. *Lorsqu'une partie du surplus prend la forme d'un bien d'investissement* (non disponible pour fin de consommation, selon l'expression de Keynes), alors il faut s'assurer que le surplus ($Y_a = Y_c$) soit réparti de telle sorte à engendrer une épargne suffisante pour financer cet investissement. Excepté dans le cas « marxien » où $k_1 = k_2$, il n'existera dans ce cas qu'un seul triplet (w, r, p) tel que $Y_a = Y_c$ à chaque période, et c'est cette structure de prix qui s'impose irréversiblement à celui qui veut poursuivre l'analyse dans le temps historique.

b) *Un modèle sraffien*

Lorsque le surplus se compose en partie d'un bien accumulable (I), il faut se demander comment l'investissement net sera financé et il faut à cet effet spécifier le comportement d'épargne des titulaires de revenu. Nous

15. En réalité, un seul problème pourrait se poser. Comme un bien fondamental est utilisé comme intrant dans la fabrication de tous les biens, y compris la sienne propre, l'on pourrait s'interroger sur la nature du bien dont le surplus est constitué. S'il s'agit d'un bien intermédiaire pur qui ne peut être consommé, l'on peut certes procéder au partage de sa valeur, mais il faut dans ce cas recourir à l'échange extérieur pour procurer un exutoire à une partie du surplus.

devons donc abandonner le *modèle de Sraffa*, qui comportait un degré de liberté du côté des prix, et adopter le *modèle sraffien fermé* que, par exemple, Pasinetti a souvent utilisé¹⁶. Ainsi, aux équations (6) et (7), l'on ajoute la condition suivante:

$$I = E = \sigma wL + \alpha rK \quad (8)$$

où σ et α sont les propensions à épargner applicables aux salaires et aux profits respectivement.

Non seulement, la fermeture du modèle par le truchement de l'équation (8) facilite-t-elle la poursuite de l'analyse dans le temps historique (comme nous nous en convainçons dans un instant), mais encore permet-elle de rendre plus explicite et de généraliser la relation sraffienne de causalité qui va des quantités vers les prix; en effet, étant donné la valeur de I , L et K , l'on peut résoudre les équations (6), (7) et (8) pour le triplet (w, r, p) cohérent qui satisfait l'égalité $Y_a = Y_c = Y_d$ et la condition $I = E$. En d'autres termes, le revenu (Y_c) engendré par la production (Y_a) dégagera une épargne volontaire ou involontaire) suffisante pour financer l'investissement net anticipé. Ainsi, la fermeture du modèle rend explicite la *causalité keynésienne* qui va de l'investissement (I) vers l'épargne (E) et suggère que cette causalité n'est pas étrangère à la *causalité sraffienne* qui va des quantités (I) vers les prix (w, r, p) dont l'existence est antérieure à la formation de l'épargne¹⁷.

Mais d'où tire-t-on les quantités I , L et K qui figurent dans l'équation (8)? D'un chapeau, comme Sraffa? Du temps logique, comme la majorité des « post-keynésiens » qui limitent leur analyse aux seuls régimes permanents¹⁸ (*steady states*)? Ici encore, si l'on veut respecter la nature fondamentale du temps historique, il faut analyser en détails les équations de quantités sur lesquelles l'offre repose. Celles-ci s'écrivent:

$$K = c_1 X_1 + c_2 X_2 \quad (9)$$

$$L = l_1 X_1 + l_2 X_2 \quad (10)$$

où $X_1 = I + \delta K$, tel que défini précédemment, et L représente la main-d'œuvre.

L'on peut maintenant résoudre les équations (9) et (10) pour I et X_2 , ainsi que les équations (6), (7) et (8) pour le triplet w, r et p . L'on est alors en mesure de construire les agrégats $Y_a = Y_c = Y_d$ qui constituent les fondements de l'offre dans le système de production à l'étude. Notons en

16. L.L. Pasinetti [38, p. 216 sq.].

17. Dans l'équation (8), la quantité (I) doit être donnée de façon paramétrique.

18. Si les travailleurs n'épargnent pas ($\sigma = 0$) et si l'on divise l'équation (8) par k , l'on obtient la relation $(I/\dot{K}) = g = \alpha r$ souvent citée et dont aucune interprétation causale ne peut être tirée en isolation.

passant que les décisions du côté de l'offre sont irréversibles dans la période, mais non d'une période à l'autre. Durant (ou à la fin de) la période, toutes les transactions devront se faire aux prix d'offre. À la fin de la période, les producteurs pourront comparer leurs attentes initiales à la demande globale sanctionnée par le marché et décider s'ils doivent ou non modifier leur plan de production (en commençant par les quantités). L'on aura que $Y_a = Y_r$ selon que:

$$I - I^* + p(X_2 - X_2^*) \stackrel{\geq}{\leq} 0 \quad (11)$$

Si $Y_a > Y_r$, il y a surproduction et celle-ci peut évidemment être générale; dans ce cas, l'on peut invoquer la loi de Walras pour motiver l'introduction d'une monnaie endogène dans le système; au début de la période suivante, les producteurs dont les attentes n'ont pas été réalisées réduiront leur production et le niveau d'emploi diminuera. Si $Y_a = Y_r$, soit à cause de la loi de Say, soit à cause de la loi de Walras, alors le même plan de production peut être mis en œuvre au début de la période suivante. Enfin, si $Y_a < Y_r$, le plan de production pourra être révisé à la hausse (à la condition de n'être pas déjà au plein emploi), ou bien l'on pourra avoir recours au commerce international pour satisfaire les demandes et les offres excédentaires.

c) Conclusion

Il est vrai de dire que le modèle de Sraffa et le modèle de Keynes n'ont rien en commun, et c'est sans doute la raison pour laquelle ils sont si parfaitement complémentaires. Mais il en va différemment du modèle sraffien et du modèle keynésien, comme la section suivante le montrera.

Dans le modèle d'offre dont nous avons traité ci-haut, nous avons montré qu'il était possible d'expliquer la formation des prix de telle sorte que $Y_a = Y_c = Y_d$. Dans l'analyse d'offre, la demande est traitée comme un degré de liberté et son introduction permet de déterminer si des modifications du plan de production s'imposent dans le temps historique¹⁹.

Notons enfin que les prix d'offre obtenus ci-haut sont des prix « maximisateurs », car l'hypothèse de l'uniformité du taux de profit et du salaire joue le même rôle que la minimisation de Y_c contraint par Y_a .

III — UNE THÉORIE DES QUANTITÉS SANS OFFRE

Keynes ne s'intéressait pas à la formation des prix en tant que telle; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle on peut greffer n'importe quelle théorie des prix sur le modèle keynésien. *Keynes s'intéressait plutôt à la*

19. Le modèle sraffien présenté ici a été analysé en détail dans J. Henry [20].

détermination des quantités (e.g. le niveau d'emploi) *via* la demande agrégée, et l'on peut dire que l'offre joue dans le système keynésien le rôle d'un degré de liberté.

Tout comme Sraffa nous a légué une théorie des prix sans demande, l'on peut dire que Keynes nous a légué une théorie des quantités sans offre.

a) *Le modèle keynésien*

Tandis que Sraffa était préoccupé par la structure de l'offre, Keynes était préoccupé par la structure de la demande. Comme la vision de Keynes portait, dans le court terme, sur un système de production n'opérant qu'à une fraction de sa capacité, c'est du côté de la demande qu'il chercha les raisons de la sous-utilisation des ressources. Pour Sraffa, la demande n'était pas contraignante ; pour Keynes, c'est l'offre qui ne l'est pas. Cette vue de Keynes n'était pas limitée à la courte période ; il croyait en effet que dans le long terme, si les pays industrialisés réussissent à éviter la guerre et l'explosion démographique, aucun obstacle originant de l'offre n'empêcherait la satisfaction des besoins fondamentaux. En fait, Keynes était tellement fixé sur la demande que, lorsqu'il suggère que l'État devrait « socialiser » l'investissement, son but est de doter l'État d'un moyen d'influer sur la demande *maintenant*, et non un moyen d'augmenter l'offre *plus tard* (Harrod s'attaquera à ce problème), et encore moins un moyen de contrôler l'offre maintenant (comme les socialistes le voudraient).

En un mot, Keynes a renversé Say. Say avait prétendu que, si l'offre était adéquate, la demande le serait. *Keynes prétendit que, si la demande est adéquate, l'offre le sera.*

Selon Meade, l'on peut caractériser l'apport de Keynes dans les termes suivants²⁰:

“Keynes' intellectual revolution was to shift economists from thinking normally in terms of a model of reality in which a dog called savings wagged his tail labelled investment to thinking in terms of a model in which a dog called investment wagged his tail labelled savings.”

En termes des définitions que nous avons données, le système se trouve en équilibre keynésien lorsque :

$$Y_r = I^* + pX_2^* = Y_d = E + pX_2^* \quad (12)$$

c'est-à-dire lorsque $I^* = E$. Selon l'expression de Meade :

“The left-hand side is the Keynesian dog and the right-hand side is the Keynesian tail.”

20. J.E. Meade [32, pp. 82 et 85].

Pour expliquer le comportement des divers éléments de la demande, Keynes posa :

$$I^* = I^*(i) \quad (13)$$

$$pX_2^* = (1 - s)Y_c = (1 - s)Y_a \quad (14)$$

où i est le taux d'intérêt²¹ et s la propension globale à épargner. Substituant (13) et (14) dans la définition de Y_r , l'on obtient :

$$Y_r = I^*(i) + (1 - s)Y_a \quad (15)$$

qui résume le système keynésien agrégé.

Si les anticipations des producteurs sont exactement satisfaites ($Y_a = Y_r$), alors l'équation (15) se réduit à :

$$Y_a = (1/s)I^*(i) \quad (16)$$

qui donne la formule du *multiplicateur d'investissement simple*. Lorsque le système repose en équilibre ($Y_a = Y_r$), la seule façon d'augmenter la production (Y_a) et l'emploi est d'augmenter la demande d'investissement, ce qui augmentera le revenu d'un multiple ($1/s$) de l'accroissement de l'investissement et créera suffisamment d'épargne nouvelle pour financer les nouveaux investissements. Le multiplicateur keynésien se présente donc ici pour ce qu'il est vraiment : un simple outil applicable à la statique comparée, c'est-à-dire un raccourci instantané pour la « traverse ».

Par contre, si le système ne repose pas dans un état d'équilibre, $Y_a = Y_c = Y_d \geq Y_r$, alors on a que $E \geq I^*$ et le niveau de l'offre (à gauche) doit s'ajuster au niveau de la demande (à droite), ce qui confirme le « paradoxe de l'épargne ». Dans ce cas, *le revenu change, non pas à cause du multiplicateur des investissements, mais plutôt comme conséquence du déséquilibre à corriger*.

Cette explication possède le mérite de souligner que toutes les variations de revenu ne doivent pas être attribuées au multiplicateur, comme l'analyse d'équilibre se voit forcée de le supposer. Mais elle possède aussi un défaut majeur : l'offre est censée s'ajuster à la demande, comme si toute la production était faite sur commande ! Comme si, en d'autres termes, c'était la demande (et non l'offre) qui était le lieu des irréversibilités qui caractérisent le temps historique ! Si l'on tient à respecter le caractère irréversible des décisions relatives à l'offre, force nous est de conclure qu'il est possible que $E > I^*$ au cours d'une période donnée, mais que cette situation sera corrigée dès le début de la période suivante. Ou bien, si l'on veut, le « paradoxe de l'épargne » joue d'une période à l'autre, mais non au sein d'une même période.

21. De toute évidence, ce taux d'actualisation est déterminé à l'extérieur du système de production qui nous intéresse ici (e.g. sur le marché de la monnaie). On pourrait aussi faire dépendre la demande d'investissements des « esprits animaux », des profits anticipés, etc.

Keynes, répétons-le, s'intéressait aux quantités plutôt qu'au prix : n'importe qu'elle théorie des prix peut être greffée sur le modèle keynésien, y compris la théorie sraffienne.

Dans la logique keynésienne d'une économie de sous-emploi, l'on pourrait analyser l'offre effective de la période suivante en substituant I^* et X_2^* dans les équations (9) et (10) et en résolvant pour les niveaux d'emploi L^* et K^* inférieurs au plein emploi.

Dans la *Théorie générale*, conformément à l'explication que nous avons donnée ci-haut, Keynes construit sa théorie en partant de Y_r et en remontant pour ainsi dire vers Y_a . Mais dans son *Traité sur la monnaie*, Keynes avait commencé en sens inverse (comme Sraffa), en partant de Y_a . Dans le *Traité*, le concept de revenu qui est utilisé est Y_a , qui représente la valeur de la production anticipée par les producteurs au moment où ils décident du niveau de production.

Keynes aurait donc commencé « par le bon bout » dans le *Traité*; mais il a été incapable d'aboutir parce qu'il faut une théorie explicite des prix pour passer de Y_a à Y_c et Keynes n'en avait pas! Selon Davidson (citant Gerald Shove)²², “*Maynard has never taken the twenty minutes that is necessary to understand [neoclassical] microeconomics*”. Si seulement il avait pris quelques mois, pour comprendre Sraffa...!

b) *Un modèle keynésien désagrégé*

L'on peut introduire des classes sociales dans le modèle keynésien sans aucune difficulté. C'est d'ailleurs ce que Kalecki a fait, *avant* Keynes!

Pour faciliter le rapprochement entre Keynes et Marx, l'on peut également sectorialiser le modèle keynésien. Cela a été fait par Chakrabarti à la mode néoclassique²³; dans la section précédente, nous avons fait la même chose à la mode sraffienne.

Quant au rapprochement entre Keynes et Sraffa, il se résume par la remarque que nous avons faite dans la section précédente, à l'effet que la causalité keynésienne (l'investissement détermine l'épargne) se ramène à la causalité sraffienne (les quantités déterminent les prix) dans le temps historique.

Mais les causalités keynésienne et sraffienne sont-elles analogues de façon générale, ou le sont-elles à cause des hypothèses spécifiques faites ici? Cela revient à se demander si l'investissement est une quantité ou une somme d'argent²⁴. En d'autres termes, nonobstant toutes les difficultés

22. P. Davidson [17, p. 313].

23. S.K. Chakrabarti [6].

24. C'est la question que se posent les éditeurs du *JPKE* (Hiver 1979-80, vol. 2, no. 2, p. 283).

bien connues de mesurer le capital, doit-on entendre *accumulation de capital* en termes monétaires ou en termes physiques? Dans la tradition keynésienne, il semble bien établi que le moteur de l'activité économique est principalement *l'investissement en capital fixe*. Après tout, la notion du multiplicateur d'emplois est bien plus fondamentale que celle du multiplicateur des revenus, ce qui laisse supposer que les quantités sont beaucoup plus importantes que les prix dans le système de Keynes.

Keynes s'intéressait aux façons d'accroître l'emploi et le capital réel ($Y_a = Y_c$), le revenu (Y_d) et la demande (Y_r), et il était très conscient que tous les moyens d'augmenter ultimement la demande (Y_r), n'influent pas au même degré sur l'offre ($Y_a = Y_c$) et le revenu disponible (Y_d). Ainsi, verser un paiement de transfert augmente d'abord Y_d et ensuite Y_r , mais n'influe aucunement sur $Y_a = Y_c$ dans la période (à moins qu'il ne faille créer un emploi public pour « gérer » le transfert!). Par contre, « construire des maisons ou autre chose d'utile » se répercute d'abord sur $Y_a = Y_c$, ensuite sur Y_d et enfin sur Y_r . Keynes a également suggéré d'autres exemples²⁵ : construction de pyramides, tremblements de terre, guerre²⁶, deux voies ferrées reliant Londres à York, enfouir des bouteilles remplies de billets de banque, etc. Il semble difficile de nier que Keynes accordait la priorité aux moyens qui accroissaient le capital social *réel*.

c) Conclusion

Tandis que Sraffa a construit sa théorie en partant de $Y_a = Y_c$, Keynes a construit la sienne en partant de $Y_r = Y_d$. Que ces deux auteurs n'aient rien en commun est strictement vrai, et c'est la raison pour laquelle ils sont si naturellement complémentaires.

Le modèle sraffien est un modèle d'offre dans lequel la demande n'est pas contraignante; le modèle keynésien est un modèle de demande dans lequel l'offre n'est pas contraignante.

Dans le modèle sraffien, nous avons vu que l'on pouvait facilement introduire la monnaie endogène. Dans le modèle keynésien, il faut une monnaie exogène et un marché de la monnaie pour expliquer la détermination du taux d'intérêt. Peut-on, comme le suggérait Sraffa, faire un lien entre le taux d'intérêt et le taux de profit²⁷?

Keynes a négligé la contrainte $Y_a = Y_c$; c'est pourquoi la théorie keynésienne peut s'accommoder de n'importe quelle théorie des prix et

25. J.M. Keynes [*Théorie générale*, chap. 10, section 6].

26. Cet exemple a sans doute contribué à répandre la notion populaire que la causalité keynésienne allait de l'état de guerre à celui du plein emploi.

27. T.K. Rymes s'est posé cette question [47].

de n'importe quelle hypothèse concernant la production (elle peut même faire place à une fonction agrégée de production, docile — *well-behaved* — par surcroît!)

Quant au phénomène de la répartition, ou bien la théorie keynésienne ne s'y intéresse pas (e.g. lorsqu'on pose $E = sY_c$), ou bien elle s'y intéresse mal (e.g. lorsqu'on utilise une fonction agrégée de production), ou bien enfin elle s'y intéresse de façon réaliste (e.g. lorsqu'on suit Kalecki et qu'on postule l'existence de classes sociales).

Il convient de remarquer que Keynes s'est attaqué au problème de l'offre via l'analyse du marché du travail, dont nous avons complètement fait abstraction ici.

Comme disciple de Marshall, Keynes était conscient de l'importance du temps historique dans l'analyse économique. C'est précisément parce qu'il en était hautement conscient que, comme Sraffa, Keynes a su quand et comment faire abstraction du temps historique lorsque la chose est possible, et comment le paramétriser lorsqu'elle ne l'est pas. Ainsi, l'introduction du concept d'attentes n'est rien d'autre qu'une façon de paramétriser le temps historique; par ailleurs, faire reposer la causalité sur I tout en négligeant les conséquences structurelles de ΔK est une façon d'évacuer le temps historique et de verser dans le « réversibilisme ».

IV — LE MONDE RÉEL

Les deux sections précédentes pourraient être résumées en disant que les prix (de production) peuvent être déterminés par l'offre seule, tandis que les quantités (effectives) peuvent être déterminées par la demande seule (i.e. soit la demande « révélée » à la fin de la période précédente, soit la demande anticipée pour la fin de la période courante). Dans notre explication de la détermination des prix et des quantités, nous avons mis l'accent sur l'offre et sur les irréversibilités qu'elle implique; la demande effective et réversible intervenait en fin de période pour déterminer le degré d'absorption de la production réalisée, et d'une période à l'autre pour déterminer le degré d'utilisation de la capacité de production. Le lecteur conviendra que cette explication n'est pas étrangère à celle qui s'inspire des travaux de Kalecki.

Dans le temps historique, une économie réelle peut être conçue comme un complexe d'industries intégrées qui sont en constante évolution. Périodiquement, de nouvelles industries intégrées naissent et se développent, tandis que d'autres périclitent et finissent par disparaître, suivant ainsi ce qu'il serait tentant d'appeler le « cycle de l'industrie intégrée ». À un moment donné, toutes les industries ne sont pas structurellement semblables; elles n'en sont évidemment pas toutes au même stade de leur cycle respectif de vie et, plus important encore, elles ne sont pas toutes caractérisées par une période de production de longueur égale.

Dans un tel contexte réel, est-il surprenant qu'il soit dangereux de se limiter à la vision keynésienne originelle et de présenter la politique économique comme un simple problème de « socialisation » de la demande ou de gestion du réversible ? Il apparaît tout aussi important de considérer des politiques de gestion de l'irréversible ou de « socialisation » de l'offre, et c'est sans doute le sens véritable qu'il faut prêter à l'expression "*supply-side economics*"²⁸. Keynes avait raison de briser avec les classiques du point de vue de l'explication de la demande ; Sraffa avait non moins raison de renouer avec les classiques du point de vue de l'explication de l'offre et de la répartition²⁹.

À la lumière de ce qui vient d'être dit, il est évident que les politiques « globales » peuvent créer autant de problèmes qu'elles ne contribuent à en régler. L'on peut aller plus loin et dire que même les politiques « sectorielles » apparaissent sous un nouveau jour ; il est aisé d'identifier des politiques qui rendent l'offre plus irréversible qu'elle ne le serait sans elles (e.g. dans le secteur agricole), et d'autres qui rendent la demande moins réversible qu'elle ne le serait sans elles (e.g. indexation). Ces exemples ne sont pas cités pour suggérer que les politiques en question sont « mauvaises », mais plutôt pour souligner que, dans le temps historique, l'on ne peut impunément réduire la capacité (déjà limitée) du système productif à s'adapter aux circonstances changeantes.

À la lumière de ce qui vient d'être dit, il semblerait que la distinction traditionnelle entre la microéconomie et la macroéconomie nous ait fait hériter d'une vision du réel qui soit peu propice à la formulation de politiques appropriées. À titre d'exemple, considérons la raison pour laquelle l'on a souvent dit que la théorie macroéconomique traditionnelle était d'une utilité limitée dans les pays en voie de développement : parce qu'elle insiste sur la gestion de la demande dans un contexte où l'offre est à construire et à structurer. En effet, que servirait à un pays d'avoir une demande suffisante, s'il n'avait pas la capacité de satisfaire cette demande par une offre correspondante ?

Toutes simples que ces idées semblent paraître, il n'en reste pas moins que les économètres ne les ont que très récemment découvertes. Ainsi, Klein suggère de combiner le modèle keynésien ($Y_r = Y_d$) et le modèle de Léontief ($Y_a = Y_c$) : si Klein³⁰, à l'instar de Samuelson³¹, n'avait aucune

28. Dans D. Crane [9], l'on note une fâcheuse tendance à identifier monétarisme et "*supply-side economics*".

29. Dans la section suivante, nous verrons que la contribution de Sraffa à l'explication de l'offre est implicite, car il s'est volontairement limité à l'analyse de la répartition dans le temps logique.

30. L.R. Klein [24].

31. P.A. Samuelson [48].

réticence à coupler Léontief et Sraffa, la tâche qu'il propose ne lui apparaîtrait pas nécessairement comme consistant à empiriciser le système walrasien !

V — QUELQUES QUESTIONS

Nous allons maintenant chercher à jeter un peu de lumière sur les méthodes « post-keynésiennes » en procédant par voie de questions-réponses.

a) *Y a-t-il un paradigme « post-keynésien » ?*

J'ai déjà exprimé ma préférence pour la terminologie de Lakatos, plutôt que celle de Kuhn. Pour trop de gens, malheureusement, le mot paradigme évoque l'idée d'un modèle précis qui prête forme au paradigme³². L'expression « programme de recherches » ne comporte pas ce danger, mais suggère plutôt un effort collectif de recherches en vue d'en arriver à une nouvelle synthèse³³. Une fois réalisée, il n'est pas impossible que la synthèse débouche sur la formulation d'un paradigme précis. Mais ce n'est là ni une certitude, ni une nécessité.

Eichner et Kregel ont répondu à cette même question dans les termes suivants³⁴ :

“...*post-Keynesian theory has the potential for becoming a comprehensive, positive alternative to the prevailing neoclassical paradigm.*”

Pour l'instant, l'on trouve dans la littérature scientifique un nombre croissant d'analyses et de modèles qui reflètent à divers degrés certaines des caractéristiques que l'on pourrait qualifier de typiquement « post-keynésiennes ». Ces analyses et modèles ont touché plusieurs domaines : commerce international, finances publiques, théorie de la firme, progrès technique, théorie de la croissance et de la répartition, ressources naturelles, etc. Malheureusement, la tendance actuelle est de déposer dans la boîte « post-keynésienne » tout ce qui n'est pas traditionnel, avec d'autant plus d'empressement qu'on peut plus facilement établir un lien avec un des *obiter dicta* de Maynard³⁵.

La même impression de catholicité forcée se dégage du *Journal of Post Keynesian Economics*. Ainsi, Eichner explique que l'omission d'un trait d'union dans le titre de cette revue témoigne de l'intention des éditeurs d'embrigader le plus grand nombre de « post-keynésiens » possible³⁶ !

32. Étymologiquement, [παραδειγματι suggère l'idée d'un exemple à copier ou d'une référence utilisée comme guide.

33. J. Pen [41, p. 128, 144] utilise aussi l'expression « programme de recherches. »

34. A.S. Eichner et J.A. Kregel [14, p. 1294].

35. C'est l'impression qui se dégage de certains chapitres du livre édité par Eichner [12].

36. A.S. Eichner [13, p. 38, note 1].

Quoi qu'il en soit, il semble qu'un consensus commence à se former sur un point précis : tandis que la théorie traditionnelle a surtout été développée pour éclairer la prise de décisions optimales — et c'est ce qui explique pourquoi elle a donné lieu à d'innombrables prolongements empiriques — la théorie « post-keynésienne » se présente plutôt comme fournissant une meilleure compréhension du monde économique dans lequel nous vivons — et c'est aussi ce qui explique pourquoi il n'y a eu à date que peu de prolongements empiriques³⁷.

Comment peut-on distinguer entre une analyse « post-keynésienne » et une autre qui ne l'est pas ? Cette question est loin d'être triviale, surtout si l'on en juge par le niveau qu'atteignent les passions lorsqu'elle se pose³⁸. Mis à part ceux qui veulent limiter l'appellation « post-keynésienne » à des simples fins d'identification tribale, il existe deux réponses à cette question. D'une part, Eichner et Kregel ont dressé une liste de caractéristiques dont la *présence* dans une analyse révèle une orientation « post-keynésienne »³⁹ ; d'autre part, les éditeurs du *JPKE* ont plutôt opté pour l'identification de caractéristiques dont l'*absence* dans une analyse serait censée témoigner d'une affiliation « post-keynésienne ». De toute évidence, il est plus simple de répondre à la question « Qu'avez-vous fait hier » ? qu'à la question « Qu'est-ce que vous n'avez pas fait hier » ? L'approche négative peut non seulement prêter à confusion, mais encore être source d'erreur grave. Ainsi, bien qu'il soit correct de prétendre qu'aucun modèle « post-keynésien » ne devrait structurellement incorporer un mécanisme pour maintenir *automatiquement* le plein emploi en tout temps, il est faux de conclure qu'une analyse ne peut être appelée « post-keynésienne » si elle est limitée *par hypothèse* aux seuls états de plein emploi, surtout si l'analyse porte sur l'évolution à long terme de l'offre potentielle, un sujet pour lequel Keynes lui-même a nourri peu d'intérêt, fixé qu'il était sur l'analyse de situations où la demande est une contrainte effective de courte période. Un modèle serait-il plus « post-keynésien » s'il lui était interdit de jamais reposer dans un état de plein emploi ?

En définitive, il vaut mieux parler d'un programme « post-keynésien » de recherches au sens de Lakatos. L'on risque alors moins de sombrer dans l'illusion sécurisante qu'il existe *une* façon « post-keynésienne » de modéliser la réalité. Tout dépend des préférences de l'analyste et des objectifs de son analyse. La demeure « post-keynésienne » est assez grande pour abriter sans problème les keynésiens, les sraffiens, les marxistes et même les « marginots »⁴⁰.

37. Mais la recherche empirique « post-keynésienne » commence à se développer rapidement.

38. Étant donné les caractéristiques de l'école « classique », Marx était-il un « classique ».

39. A.S. Eichner et J.A. Kregel [14].

40. Les « marginots » sont ceux qui modèlent la formation des prix par la majoration simple du coût de revient par une marge brute.

b) *Le programme « post-keynésien » de recherches est-il vraiment différent du programme traditionnel de recherches ?*

Je suggère qu'il existe un nombre restreint de traits fondamentaux dont la présence dans une analyse constitue une indication indéniable que la vision de l'analyste est véritablement « post-keynésienne ».

Premièrement, l'analyse « post-keynésienne » est essentiellement *dynamique* et elle doit porter sur les *changements* que subit un système, et non être limitée à faire de simples comparaisons entre les divers états dans lesquels un système peut reposer. Ceci n'implique nullement que l'analyse « post-keynésienne » ne doive pas s'attarder aux états d'équilibre temporaires (e.g. *steady-states*) ou permanents (e.g. états stationnaires); elle doit au contraire s'y intéresser, mais *non* comme point de départ de l'analyse, mais plutôt comme point d'arrivée. Keynes lui-même n'a pas donné le bon exemple sur ce point; fixé sur la courte période du vécu, il préféra ignorer les effets de l'investissement sur l'offre et analyser dans le temps ses effets sur la demande. C'est Harrod qui chercha à mettre Keynes sur la voie du temps historique long. Mais les choses n'étaient sans doute pas aussi claires à l'époque qu'elles le sont aujourd'hui, comme en témoigne cette phrase de Harrod⁴¹:

“The idea that Keynes is more dynamic than Ricardo is the exact opposite of the truth.”

Deuxièmement, dans toute analyse typiquement « post-keynésienne », *c'est l'investissement qui détermine l'épargne au niveau du système dans son ensemble*; dans l'analyse pré-keynésienne, c'était l'inverse. Nous avons montré plus haut (en choisissant le bien d'investissement comme numéraire) que cela revient à dire que *ce sont les quantités qui déterminent les prix de production au niveau du système dans son ensemble*.

Si l'on considère la *valorisation* comme un *processus* à analyser, plutôt que de considérer la *valeur* comme une *substance* à mesurer, alors, à l'exemple de Sraffa, il faut fonder l'explication de la détermination des prix sur l'existence préalable des quantités. D'une façon tout à fait générale, l'on peut dire que l'ontogenèse des quantités doit précéder celle des prix dans le temps historique⁴². Mais la détermination des prix par *les quantités*, tout comme la *détermination de l'épargne par l'investissement*, n'est évidente que si l'on adopte la vision systémique de l'astronome social. Cependant, du point de vue de l'agent individuel, c'est-à-dire du point de vue de l'ingénieur social qui est celui que l'optique néoclassique privilégie, les prix cités (auxquels correspondent sans doute des quantités pré-

41. Harrod [19, p. 18].

42. En effet, un prix ne peut jouir d'une existence qui soit indépendante de celle de la quantité dont il est le prix. Par ailleurs, une quantité doit avoir une existence qui soit indépendante de celle de son prix, comme Sraffa l'a montré.

existantes) et les prix attendus (qui sont essentiellement « notionnels ») peuvent influencer sur les décisions individuelles et guider l'action des agents, surtout du côté de la demande lorsque l'offre est contraignante.

La contribution fondamentale de Keynes a été de montrer que, contrairement à ce que les « classiques » prétendaient, les variations de prix sont généralement impuissantes à rétablir l'équilibre du côté des quantités, c'est-à-dire que, *d'un point de vue systémique, la relation qui va des prix vers les quantités (dont nous avons évoqué l'existence au paragraphe précédent) n'est pas causale; l'équilibre ne peut être restauré qu'en agissant directement sur les quantités, d'une période à l'autre*⁴³.

Troisièmement, la seule chose qui est irrémédiablement rare dans un cadre « post-keynésien » est le temps lui-même. Tout le reste peut être produit et reproduit, si l'on en a le temps⁴⁴, ou échangé, si l'on n'a pas le temps (ceci permet, soit dit en passant, de définir l'échange comme une technique d'épargne du temps⁴⁵).

Keynes avait appris de Marshall que le nombre de choses rares dans une analyse varie en raison inverse de l'horizon temporel qui contraint la vision de l'analyste. Keynes, en se fixant sur la courte période, a donc notionnellement maximisé le nombre de choses rares et préparé la voie à la synthèse walrasienne de sa théorie⁴⁶. Si ce jugement sur Keynes n'apparaît pas comme évident, c'est sans doute parce que Keynes a pris d'autres dispositions qui ont eu pour effet de neutraliser l'influence de la rareté dans son analyse : dans une situation où c'est la demande qui est contraignante, les effets de la rareté sont neutralisés ; c'est seulement lorsque c'est l'offre qui est contraignante que tout est rare et que la rareté fait sentir ses effets partout. Comme nous l'avons déjà souligné, même lorsque Keynes regardait vers le long terme, il n'y voyait pas la rareté comme omniprésente.

L'idée que le temps est la seule chose rare n'est évidemment pas bien reçue par celui qui adopte le point de vue de l'ingénieur social dont l'analyse porte sur les décisions individuelles : dans un tel contexte, il est évident que la rareté des informations qui nourrissent les attentes est universelle. En fait, même les informations concernant le passé peuvent être rares : mais cela ne justifie pas de conclure que le passé n'est pas paramétrique !

43. E.G. Davis [10] prétend que c'est Hawtrey, et non Keynes, qui fut le premier à faire cette contribution importante.

44. Pour donner un exemple extrême mais instructif : même les ressources naturelles sont reproductibles, mais parfois seulement dans le temps géologique.

45. De même, les migrations affectent directement les stocks démographiques et constituent une « épargne » ou une « dépense » de temps.

46. L'on sait le rôle important joué par la rareté dans la théorie néoclassique.

Voici donc quelles sont les trois caractéristiques « post-keynésiennes » les plus fondamentales : la présence du temps historique, la causalité reposant sur l'investissement plutôt que sur l'épargne, et la rareté irrémédiable du temps lui-même. Tous les autres traits « post-keynésiens » que l'on cite souvent sont sans contredit importants mais périphériques, c'est-à-dire qu'ils caractérisent certes le degré de réalisme ou de sophistication de l'analyse, mais ils ne peuvent à eux seuls rendre une analyse « post-keynésienne ».

Par exemple, il est évident que l'incertitude est inhérente à la notion même d'un futur maintenant inconnu et forcément incertain, et le concept d'attentes peut adéquatement représenter cette incertitude. Mais ceci n'autorise nullement à conclure qu'il suffit que l'incertitude soit présente dans une analyse pour dire que celle-ci représente adéquatement le temps historique. De même, l'absence de l'incertitude ne signifie pas l'absence du temps historique ; après tout, l'incertitude n'est pas la seule caractéristique fondamentale de ce dernier ! Dire que la mort est certaine ne nous aide pas du tout à comprendre celle-ci, et très peu à comprendre ce qu'est la vie.

De même en est-il pour la monnaie. Celle-ci devrait être présente dans toute analyse qui prétend respecter intégralement le temps historique, qu'elle soit « post-keynésienne » ou non. Mais, à elle seule, la présence de la monnaie ne signifie pas que l'analyse est « post-keynésienne », ni qu'elle se déroule dans le temps historique. Parce que l'avenir est incertain et que la monnaie est un lien possible entre le présent et l'avenir, ceci ne veut pas dire qu'il faille identifier monnaie, incertitude, temps historique et chômage. Il n'y a que dans le temps logique que la monnaie n'a aucun rôle essentiel à jouer, car tout y est instantané (e.g. production et consommation⁴⁷, offre et demande, investissement et épargne, etc.), et les circuits, les processus et les séquences sont absents.

Aussi longtemps qu'on se refusera à distinguer entre les caractéristiques fondamentales et les caractéristiques périphériques, les Gardiens du Temple pourront continuer à se spécialiser dans le triage dogmatique entre ce qui est « post-keynésien » et ce qui ne l'est pas.

En vérité, une bonne partie de la littérature considérée comme « post-keynésienne » ne respecte pas les trois caractéristiques exposées ci-haut. Par exemple, un nombre considérable d'analyses « post-keynésiennes » se limitent aux régimes permanents (*steady-states*) d'un système ; ces analyses sont donc limitées au temps logique. La seule façon alors de réintroduire le temps historique est d'analyser la traverse ; très peu l'ont fait.

47. Tout est *pur service*.

c) *Quelle est la place de Sraffa dans le programme « post-keynésien » de recherches ?*

Elle est centrale. Cette opinion est loin d'être partagée par tous les « post-keynésiens » ; pour plusieurs, Sraffa n'est rien de plus qu'un des héros du maquis, une sorte de franc-tireur d'élite, qui a réussi quelques bons coups contre les armées néoclassiques. Il est révélateur que le nom de Sraffa n'est même pas mentionné dans l'énoncé de politique publié par les éditeurs dans le premier numéro du *Journal of Post Keynesian Economics* !

Comme nous l'avons vu précédemment, la contribution de Sraffa a consisté en ceci : si l'on connaît les quantités, l'on peut déterminer les prix et montrer qu'on peut modifier la répartition des quantités valorisées sans changer la valeur à répartir. Que Sraffa ait limité son analyse au temps logique ne devrait pas empêcher les sraffiens de la transposer dans le temps historique, montrant ainsi que *des changements irréversibles dans les quantités peuvent causer des changements irréversibles dans les prix*.

La raison pour laquelle Sraffa n'occupe qu'une place très modeste dans la grande demeure « post-keynésienne » est évidente : la contribution de Sraffa, toute intéressante qu'elle soit dans le temps logique, ne devient vraiment très utile que si l'analyse se produit dans le temps historique. Prenons le cas de la marchandise étalon, dont le prix ne change pas avec un changement dans la répartition, et qui peut donc servir d'étalon invariable pour mesurer le surplus à répartir. À strictement parler, dans le temps logique, l'on ne peut que *comparer* diverses façons de répartir un surplus donné, mais l'on ne peut expliquer le *changement* d'un état distributif à un autre, car un changement ne peut être conçu que dans le temps historique. Il faudrait donc énoncer la contribution de Sraffa comme suit : ce que Sraffa a démontré *dans le temps logique*, ce n'est pas que la répartition peut *changer* sans modifier la valeur à répartir, mais plutôt qu'*on ne peut systématiquement associer une valeur donnée d'un surplus à une façon unique de le répartir*. Ceci veut dire que, lorsqu'on compare plusieurs systèmes à une date donnée, l'on pourrait avoir que ces divers systèmes ont la même technologie, les mêmes dotations, le même surplus, etc., et qu'ils ne diffèrent que sous l'angle de la répartition. Si l'on veut démontrer que, dans un système donné, l'on peut *changer* la répartition sans provoquer de changement dans la valeur du surplus, alors il faut étendre l'analyse au temps historique. *Sraffa a donc construit un étalon invariable de mesure du changement, mais il en a restreint l'application à un monde où il ne peut survenir aucun changement endogène*⁴⁸. À quoi sert un instrument de mesure de la distance dans un univers où il n'y a pas d'espace à parcourir ?

48. C'est sans doute ce qui fait croire à certains que la contribution de Sraffa est surtout *négative*. Voir : J. Robinson [43, p. 221].

Dans le temps logique, l'analyse économique ne requiert qu'un *numéraire walrasien*, et n'importe quel bien peut jouer ce rôle. Dans le temps historique, l'analyse économique requiert en plus un *étalon sraffien* pour mesurer les changements qui se produiront inévitablement, et seul un bien fondamental peut jouer ce rôle.

Dans le temps logique, l'on ne peut faire que des *comparaisons* et l'on peut utiliser pour cela n'importe quel instrument de mesure, même le « pied » de Léon ! Mais dans le temps historique, l'on ne peut évaluer les *changements* avec le même instrument, car le « pied » de Léon n'est pas invariable⁴⁹.

La contribution fondamentale de Sraffa est essentiellement d'ordre microéconomique, bien qu'elle ait d'importantes implications pour la macroéconomie (via le problème de l'agrégation). Ceux qui ne sont pas satisfaits de la synthèse walrasienne de Keynes et qui sont à la recherche des fondements microéconomiques de la macroéconomie seraient bien avisés de songer à construire la macroéconomie sur une infrastructure sraffienne explicite⁵⁰. Cette tâche devrait être facilitée par le fait que la causalité keynésienne et la causalité sraffienne ne sont pas étrangères l'une à l'autre.

Par ailleurs, Keynes et Sraffa sont tous les deux très faibles lorsqu'il s'agit d'expliquer la *formation des quantités* dans leur système théorique respectif. Sraffa tire ses quantités d'un chapeau, tandis que Keynes est « ouvert » à toutes les explications possibles, même celle que fournit la fonction agrégée de production ! Ces carences peuvent être comblées par l'analyse des équations de quantités. Ce faisant, l'on introduit explicitement la technologie dans l'analyse macroéconomique, l'on introduit également le temps historique (à la condition de ne pas limiter l'analyse aux *steady-states*), et l'on débarrasse le système keynésien de ses vêtements néoclassiques.

Bose résume ainsi l'impression « indélébile » que lui ont laissé les conversations qu'il eut avec Sraffa lorsqu'il était étudiant à Cambridge⁵¹ :

“Piero Sraffa impressed me with his conviction that it was perfectly possible, though difficult, to develop a theory of political economy into an exact science, based on absolute precision of concept — however much we may approximate in empirical work — which could be wielded as effectively as a surgeon's or welder's tools, to dissect or dismantle, and then reassemble the “unseen” interconnections of the economic process, whose cognition is essential for revolutionary political action.”

49. Cependant, le « pied » de Léon à une date donnée peut constituer un étalon invariable dans le temps historique.

50. Plusieurs ont déjà commencé à construire la macroéconomie sur une base ka-
leckienne explicite (mais celle-ci ne relève pas de l'équilibre général).

51. A. Bose [2, p. 11].

De toute évidence, seuls les praticiens de ce que Boulding a déjà appelé *bulldozer economics* se sentent mal à l'aise dans le monde précis de Sraffa.

d) *Programme de recherches « post-keynésien » ou « post-classique » ?*

Je maintiens que l'appellation *post-classique* est plus juste. En effet, dès que Keynes cesse d'être l'unique source des textes sacrés, la désignation « post-keynésienne » cesse d'être appropriée. Il y a lieu de croire que Kregel ne s'opposerait pas à une telle substitution de termes⁵² :

“Thus I have seen fit to call the combination of Keynes's short-period theory and the post-Keynesian extension of that theory into long-period terms a Reconstruction of Political Economy in the sense of the Classics.”

Sans doute Nell ne s'y opposerait pas non plus, car il suggère également une filiation classique⁵³.

Bien entendu, plusieurs s'opposent à ce qu'on les désigne comme post-classiques, l'un parce qu'il lui faudra relativiser Keynes, l'autre parce qu'il devra relativiser Marx, et les deux parce qu'ils devront faire plus de place à Sraffa !

Si l'on veut bien me permettre de recourir à une pratique que j'ai tout à l'heure dénoncée, demandons-nous : « Maynard serait-il d'accord avec la nouvelle nomenclature » ? Il semble clair, en effet, que Keynes concevait l'histoire moderne de la pensée économique en termes dichotomiques : il y eut d'abord les « classiques », parmi lesquels il faut voir Ricardo, Mill, Marshall, Pigou, Henderson et *le jeune Keynes lui-même*⁵⁴, et les autres depuis les années 1930. Dans cette optique, les « néoclassiques » perdent toute identité propre, car la causalité néoclassique, contrairement aux causalités keynésienne et sraffienne, est identique à la causalité classique : c'est l'épargne qui détermine l'investissement, ou ce sont les prix qui déterminent les quantités⁵⁵.

Que Keynes se soit lui-même situé à un moment qu'il concevait essentiellement comme celui d'une bifurcation dans l'histoire de la pensée économique ressort clairement de sa préface à l'édition française de la *Théorie générale* :

« C'est dans cette orthodoxie en constante évolution que nous avons été élevé. Nous l'avons étudiée, enseignée, commentée dans nos écrits et sans doute les observateurs superficiels nous rangent-ils encore parmi ses adeptes. Les

52. J.A. Kregel [26, p. xv].

53. E.J. Nell [37].

54. Voir : E.J. Davis [10].

55. Ce sont des prix, et non des quantités, que l'encanteur walrasien crie au hasard, et ce sont ces prix criés qui suscitent des réactions quantitatives chez les participants à l'échange éventuel. La causalité néoclassique va donc des prix vers les quantités.

futurs historiens des doctrines considéreront que le présent ouvrage procède essentiellement de la même tradition. Mais nous-mêmes, en écrivant ce livre et un autre ouvrage récent qui l'a préparé, nous avons senti que nous abandonnions cette orthodoxie, que nous réagissions fortement contre elle, que nous brisions des chaînes et conquerrions une liberté.»

Sa préface à l'édition japonaise le confirme :

“It was in this atmosphere that I was brought up. I taught these doctrines myself and it is only within the last decade that I have been conscious of their insufficiency. In my own thought and development, therefore, this book represents a reaction, a transition away from the English classical (or orthodox) tradition.”

Il semble donc que Keynes lui-même ait eu le sentiment profond de se situer à un point de bifurcation, et il va même jusqu'à admettre qu'il pourrait ne pas suffire, à lui seul, pour effectuer la réorientation qui s'impose.

Dès lors qu'on fait le bilan des préoccupations qui caractérisent le *programme post-classique de recherches*, il devient évident que l'appellation « post-keynésienne » n'est plus appropriée : retour à la pratique de l'astronomie sociale, intérêt dans tout ce qui a trait au long terme, importance accordée au processus de répartition, etc. — tous sujets par rapport auxquels Keynes lui-même nous a laissés sur notre appétit !

e) *Comment peut-on concilier les contributions respectives de Keynes et Sraffa ?*

Keynes et Sraffa ont chacun été l'auteur d'une révolution scientifique⁵⁶. Or, les révolutions scientifiques ne consistent jamais à faire *tabula rasa*. Au contraire, elles se présentent plutôt comme un mélange d'idées reçues et d'idées nouvelles ; les idées complètement nouvelles sont souvent peu nombreuses, mais elles occupent toujours une place stratégique dans le nouveau système de pensée. Les contributions de Keynes et Sraffa apparaissent comme complémentaires sous l'angle suivant : *tandis que Keynes a consciemment brisé avec la tradition classique sur un certain nombre de points fondamentaux, Sraffa a consciemment renoué avec cette tradition sur un nombre de points également fondamentaux.*

Il existe deux types de personnalité chez les révolutionnaires scientifiques. Il y a d'abord les révolutionnaires auto-centrés, qui s'évertuent à souligner ce qu'ils apportent eux-mêmes de neuf, ainsi que les raisons pour lesquelles ils brisent avec la tradition ; Keynes appartenait assurément

56. Dans le cas de Sraffa, c'est A. Roncaglia [45] qui le premier a parlé d'une révolution ; mais plusieurs ne partagent pas ce point de vue. Le consensus est plus facile à établir dans le cas de Keynes, bien que l'unanimité n'existe pas sur ce point non plus : ainsi, pour H.G. Johnson [23], Keynes était indépendantiste, non révolutionnaire !

ment à ce groupe majoritaire. Mais Sraffa appartient à un groupe plus restreint de révolutionnaires qu'on pourrait appeler altéro-centrés: en apportant une réponse moderne à la question que Ricardo s'était posée sans la résoudre, Sraffa a fait revivre l'analyse économique dans la grande tradition classique, et c'est sans doute la raison pour laquelle plusieurs persistent à le considérer comme un homme de la « renaissance », plutôt que comme un révolutionnaire. S'il fallait juger Keynes avec le même manque de magnanimité, alors faudrait-il aussi lui enlever l'étiquette de révolutionnaire, car il n'hésitait pas à utiliser l'orthodoxie lorsqu'il n'avait rien à lui substituer; cette attitude contraste avec celle de Sraffa qui, dans des circonstances semblables, préférerait cesser d'écrire dans l'espoir qu'intervienne plus tard « quelqu'un de plus jeune et de mieux équipé pour [la] tâche »⁵⁷.

Quoi qu'il en soit, Keynes et Sraffa ont tous les deux prolongé l'œuvre de Ricardo, et cela les rend utilement complémentaires⁵⁸.

f) *Quelle est la place de Marx dans le programme post-classique de recherches?*

En vérité, Marx apparaît à chaque détour dans le programme post-classique de recherches. Comme c'est Marx le théoricien qui seul m'intéresse ici, les raisons que j'évoquerai pour expliquer l'omniprésence marxienne⁵⁹ sont toutes reliées aux traits déjà discutés qui caractérisent la démarche post-classique.

Premièrement, il convient de rappeler que Marx fut le premier économiste à se détacher radicalement des classiques. Deuxièmement, Marx a explicitement adopté un cadre analytique qui, à certains égards, respecte l'histoire et la causalité; en effet, comme le souligne Bunge, le déterminisme n'est qu'une des nombreuses formes que peut revêtir le principe de causalité⁶⁰. Troisièmement, Marx s'est efforcé de toujours situer son analyse dans le temps historique; il nous est toujours loisible d'ignorer les aspects essentiellement atemporels de la théorie de Marx (e.g. le concept d'exploitation)⁶¹. Quatrièmement, Marx est le premier économiste à avoir tenté de développer systématiquement l'analyse dynamique du modèle bisectoriel⁶²; Harris a raison d'appeler Marx "*the theorist of economic growth par excellence*"⁶³. Cinquièmement, Marx a fait

57. P. Sraffa [49, p. VII].

58. Voir: L.L. Pasinetti [39, ch. 2] et J. Robinson [42].

59. Il faudrait s'abstenir de conclure religieusement que Marx est partout de la même façon qu'on nous a appris dans le petit catéchisme que Dieu l'était!

60. M. Bunge [3, p. 21 sq.].

61. C. von Weizsacker [51].

62. Rappelons qu'il existe tout un monde de différence entre une vision agrégée et une vision bisectorielle.

63. D.J. Harris [18, p. 330]. Voir aussi Morishima [34].

porter son analyse sur l'évolution macroéconomique du système de production dans son ensemble, basée sur une analyse micro-économique de l'individu en tant que membre d'une classe homogène; comme Roemer le souligne, "*that Marx determined individual behavior as a consequence of the social context and imperatives... in no way weakens the claim that Marx's theory possesses a micro-economic foundation*"⁶⁴. Enfin, Marx a humanisé (ou personnalisé) l'analyse en choisissant de la faire porter sur des personnes plutôt que des choses. L'on pourrait sans doute citer d'autres raisons. Je n'ai cité ci-haut que les raisons qui sont directement apparentées aux traits fondamentaux qui caractérisent le programme post-classique de recherches.

Quant à ceux qui persistent à penser en termes d'un paradigme formel qui serait défini sur la base des caractéristiques que j'ai tout à l'heure caractérisées comme périphériques, ils continueront à penser que Marx n'appartient pas de plein droit au triumvirat post-classique. Par exemple, ceux pour qui « incertitude » est devenu un mot-fétiche ne seront jamais à l'aise dans un cadre strictement marxien; en effet, le comportement de classe, contrairement au comportement individuel, peut être considéré comme relativement certain.

Sûrement, le monde théorique de Marx n'est pas complètement étranger à celui de Keynes. Premièrement, Marx et Keynes se sont tous deux interrogés sur le problème de la mesure (comme d'ailleurs Sraffa); que le premier ait suivi la voie métaphysique, tandis que le second n'ait rien trouvé de mieux que d'imiter les classiques, est un détail sans grande importance. Deuxièmement, Keynes, comme Marx, avait une vision bisectorielle de l'économie; c'est le sens qu'il faut donner aux distinctions keynésiennes entre la production « disponible » et la production « non disponible », et entre les biens « salariaux » et les biens « non salariaux ». Troisièmement, Keynes pensait aussi en termes de classes sociales: les travailleurs, les capitalistes industriels et les rentiers; mais ce sont exclusivement ces derniers qu'il a toujours analytiquement traités en tant que classe sociale⁶⁵. Quatrièmement, Marx et Keynes (comme d'ailleurs tous les grands auteurs qui pensent dans le temps historique) ont tous deux brossé un tableau relativement explicite de ce que l'avenir réservait à l'homme; pour que sa vision du futur se concrétise, Keynes avait besoin que l'État organise l'euthanasie du rentier et Marx avait besoin que l'évolution structurelle provoque la baisse tendancielle du taux de profit. Cinquièmement, citons l'opinion de Kregel, selon lequel les théories keynésienne et marxienne déboucheraient sur les mêmes implications du point de vue du changement social; rappelant que nous avons utilisé plus

64. J.E. Roemer [44, p. 379].

65. Voir: M. de Cecco [5].

haut la relation $I = E$ pour rapprocher la causalité keynésienne de la causalité sraffienne, il est intéressant de noter que Kregel va plus loin en suggérant que la relation (I/Y) dans le système keynésien correspond en gros au concept d'exploitation chez Marx⁶⁶. Enfin, à ceux qui seraient tentés de considérer les univers théoriques de Marx et de Keynes comme deux mondes sans point de rencontre, l'on ne peut faire mieux que de leur suggérer la lecture de Kalecki.

Quant au rapprochement entre Marx et Sraffa, il est très bien documenté dans toute la littérature et il serait oiseux d'en résumer les arguments ici⁶⁷. L'on peut cependant souligner la présence chez Marx et Sraffa de deux similitudes qui ne semblent pas avoir été notées jus qu'ici.

D'une part, Bunge⁶⁸ a récemment fait écho à l'opinion de certains économistes selon lesquels la science économique serait radicalement différente des sciences naturelles parce que la première, contrairement aux secondes, n'aurait jamais réussi à identifier des « constantes universelles »⁶⁹. Bien que Bunge se contente de minimiser le rôle des « constantes universelles » dans les sciences naturelles sans trancher la question en ce qui concerne la science économique, il convient de noter que le *taux maximum de profit est une constante « locale »* (définie pour une technique donnée) que l'on retrouve explicitement chez Sraffa et implicitement chez Marx.

D'autre part, Marx et Sraffa se sont tous deux acharnés à modéliser certaines parties « invisibles » mais jugées fondamentales dans les processus économiques (la valeur chez Marx et le système étalon chez Sraffa), par opposition à Keynes qui s'éloignait rapidement de ce qui était « visible » dans le court terme, même pour un observateur néoclassiquement myope.

Assurément, Marx, Sraffa et Keynes sont les trois piliers de la synthèse post-classique. L'apport quantitatif à cette synthèse favorise sans doute Keynes. Mais du point de vue qualitatif, c'est autre chose.

g) *Keynes, Marx et Sraffa sont-ils conciliables ?*

La question n'est pas de savoir si ces trois auteurs, en tant qu'individus, peuvent être rapprochés ; quiconque effectue une brève visite du département d'économie dans n'importe quelle université contemporaine sera bien vite convaincu qu'il est souvent très difficile de rapprocher plusieurs auteurs « ordinaires ». *A fortiori* dans le cas des « grands » au-

66. J.A. Kregel [27, p. 273].

67. Voir : I. Steedman [50]. et A. Bose [2].

68. M. Bunge [4].

69. L'on sait le rôle crucial joué par la vitesse de la lumière dans la théorie de la relativité de Einstein.

teurs! Il est permis de spéculer que, s'il était possible de les consulter tous les trois concernant un tel rapprochement, aucun des trois n'en serait très enthousiaste. Marx et Sraffa paraîtraient sûrement trop « classiques » à Keynes, tandis que Keynes et Sraffa seraient trop « vulgaires » pour Marx. Mais qu'en disent les textes ?

Il semble évident que Sraffa a toujours pensé plus hautement de Marx que de Keynes: il mentionne Marx comme l'une de ses sources, tandis qu'il se contente de remercier Keynes pour lui avoir conseillé de rendre explicite l'inutilité dans sa théorie de toute hypothèse concernant les rendements⁷⁰.

Quant à Keynes, il semble qu'il fut toujours théoriquement froid à l'endroit de Sraffa, qui fut son contemporain, et qu'il était plutôt hostile à l'endroit de Marx. Dans la *Théorie générale* (p. 223, note), Keynes crédite Sraffa pour avoir dès 1932 établi la relation qui existe entre le taux monétaire d'intérêt et le taux implicite d'intérêt. Les relations entre Keynes et Sraffa ont été résumées ainsi par Joan Robinson⁷¹:

"Sraffa had shown a draft (of his 1960 book) to Keynes in 1928. Keynes evidently did not make much of it and Sraffa, in turn, never made much of The General Theory. It is the task of the post-Keynesians to reconcile the two."

Quant à Marx, il se mérite deux mentions dans la *Théorie générale*: il est mis dans le même bateau que le major Douglas (p. 32) et Keynes prédit (p. 355) que *"the future will learn more from the spirit of Gesell than from that of Marx"*! Keynes est encore plus explicite dans une lettre qu'il écrivit en 1935 à G.B. Shaw qui l'avait incité à lire Marx⁷²:

"I've made another shot at old K.M. last week, reading the Marx-Engels correspondence just published. I prefer Engels of the two."

(...)

"I am beaten — I can discover nothing but out of date controversializing."

Dans la même veine, Dostaler cite Keynes qui, en 1925, exprimait son étonnement de voir la Russie fonder sa doctrine économique « sur un manuel économique obsolète, scientifiquement erroné, sans intérêt et sans application pour le monde moderne »⁷³.

Quoi qu'il en soit, nous avons devant nous les œuvres de Keynes, Sraffa et Marx, et la tâche qui nous incombe est de réconcilier l'essentiel de

70. Voir P. Sraffa [49, p. VI et appendice D]. Comme L.L. Pasinetti l'a fait remarquer à l'auteur, Keynes était marshallien et se situait dans la lignée intellectuelle de Malthus, tandis que Sraffa était plutôt anti-marshallien et s'est situé dans la lignée intellectuelle de Ricardo. Selon Pasinetti, Sraffa influença certainement Keynes, mais la réciprocité n'est sans doute pas vraie.

71. J. Robinson [42, p. 14].

72. Cité par S. Holland [21, p. 70].

73. Cité par G. Dostaler [11, p. 15].

ces œuvres. Keynes seul ne suffira jamais à fonder la synthèse post-classique. Selon Joan Robinson⁷⁴:

“Keynes hardly ever peered over the edge of the short period to see the effect of investment in making additions to the stocks of productive equipment. He used to say: The long period is a subject for undergraduates... The post-Keynesians must make use of Sraffa to build up a type of long-period analysis which will prevent neoclassical (timeless) equilibrium from oozing back into The General Theory.”

De même, Marx est non moins nécessaire que Sraffa pour compléter la synthèse post-classique, nonobstant ce que plus d'un marxiste continuera à prétendre. L'apport de Marx touche non seulement la réinsertion du temps historique dans l'analyse, mais aussi la définition d'une base microéconomique qui ne soit pas nécessairement néoclassique. Selon Roemer⁷⁵:

“Since the technique of exploring the ‘micro foundations’ of economic behavior may seem to many Marxists to be a neoclassical (and hence forbidden) methodology, it should be emphasized that this is not the case. Indeed... this approach is one of the attributes of Marxist analysis which render it scientific and not utopian. To put this point a little differently: an avoidance of microeconomic analysis can lead to functionalism. If one does not investigate the mechanism by which decisions are made and actions carried out, one can too easily fall into the error of claiming that what is good or necessary for the preservation of the economic order comes to prevail. Or, somewhat perversely, whatever is necessary for the demise of the system — such as a falling rate of profit — must come to prevail. (This latter sort of functionalism serves the end of justifying the demise of the capitalist mode of production, which is viewed as historically necessary). Indeed... the methodology which I think should and can be fruitfully applied to other problems in Marxist political economy — the methodology of investigating the micro foundations of phenomena, as an insurance against functionalist and tautological theorizing.”

h) *La synthèse post-classique est-elle assez avancée pour contribuer positivement à la solution des grands problèmes de l'heure?*

Il faut répondre à cette question par la négative.

Dans toute science, les idées révolutionnaires ne sont rapidement incorporées au *corpus* principal des connaissances scientifiques que si l'une des deux conditions suivantes est satisfaite: soit qu'il est possible, dans l'immédiat, de faire subir un test à ces idées, soit alternativement que ces connaissances nouvelles comprennent les anciennes comme cas spéciaux.

Dans notre discipline, les circonstances historiques se chargent souvent de fournir le test approprié. Qui peut prétendre avec certitude que la révolution keynésienne se serait imposée aussi rapidement n'eut été la

74. J. Robinson [42, p. 14-15]. Lorsque Keynes confiait aux pré-gradués le soin de réfléchir sur la longue période, voulait-il implicitement passer un jugement sur son collègue Sraffa?

75. J.E. Roemer [44, p. 380-381].

grande dépression ? Mais il faut se garder de désirer une crise pour établir le besoin d'idées nouvelles. La nécessité n'est pas la seule mère de l'invention.

Par ailleurs, l'évolution de notre discipline en a fait beaucoup plus un instrument pour les ingénieurs sociaux qu'un outil pour les astronomes sociaux. Toutes les synthèses exigent un certain recul non seulement historique, mais aussi spatial. Au Canada, les ingénieurs sociaux se rappellent que notre pays fut sans doute le premier au monde à mettre en pratique les idées keynésiennes, et plusieurs aimeraient que nous fussions également les premiers à vivre la révolution « post-keynésienne ». Mais, à vouloir procéder avec trop de hâte, l'on risque de prendre la proie pour l'ombre et de réduire la synthèse post-classique à ses seules dimensions conflictuelles passagères. Pour ma part, j'ignore encore comment l'on peut concevoir la théorie « post-keynésienne » comme la simple antithèse du « monétarisme »⁷⁶ !

Je vois présentement cinq obstacles à l'émergence rapide de la synthèse post-classique.

Le premier obstacle découle directement des habitudes tribales⁷⁷ dans notre profession et dont je ne retiendrai ici qu'une seule manifestation. La plupart des intellectuels éprouvent le besoin d'appartenir à une école de pensée bien établie, ne serait-ce que pour mieux se situer eux-mêmes par rapport aux idées reçues. Cette appartenance n'est souvent qu'implicite et c'est la raison pour laquelle elle est souvent niée. Lorsque l'appartenance à une école est explicite, celle-ci est souvent définie de façon si étroite qu'il est permis de se demander si l'appartenance à l'école (« privée ») n'exclut pas souvent l'intéressé de la plus grande communauté scientifique. Je puis comprendre à la rigueur qu'un économiste se dise marxiste, comme je comprends Marx qui aurait déclaré qu'il n'en était pas un, mais je ne comprend pas ceux qui se disent perroussiens, robinsoniens, weintraubiens, etc. Il existe tellement d'autres façons de se simplifier la tâche !

Le deuxième obstacle découle du fait que, dans notre discipline, l'on en est généralement venu à considérer le curriculum comme l'incarnation même du capital intellectuel privé des professeurs en place, plutôt qu'un instrument social dont une des fonctions est de refléter les « tâtonnements » scientifiques à la frontière des connaissances. Dans un tel contexte, il est évident que tout ce qui est trop nouveau risque d'être vu comme un processus de décapitalisation intellectuelle qui menace la

76. Voir: D. Crane (ed.) [9].

77. M. Masterman [30] a inventorié les 21 sens différents que Kuhn a prêtés au mot paradigme et les a classés en trois groupes: (a) paradigme métaphysique, (b) paradigme sociologue, et (c) paradigme archéologique. Le premier correspond à la « vision », le deuxième à l'affiliation « tribale », et le troisième au « modèle » formel.

connaissance fossilisée et le capital humain privé. Il n'y a pas lieu de croire que les choses changeront sous peu. En effet, il semble évident que l'évolution récente des « institutions de haut savoir » — comme on les appelle — confirme qu'elles existent de plus en plus pour servir la génération présente de professeurs, plutôt que les besoins de la société future. Marx n'a jamais enseigné. Sraffa a très peu enseigné. Et Keynes n'a jamais manqué une occasion de s'éloigner de l'enseignement⁷⁸.

Le troisième obstacle découle des deux premiers : peu de programmes d'études en économie encouragent les étudiants à être intelligemment éclectiques, sans doute parce que l'éclectisme conduit inévitablement à la remise en question des écoles de pensée⁷⁹. Il ne faudrait pas conclure que les écoles de pensée sont nécessairement monolithiques. Au contraire, elles font toujours place à un mélange de neuf et de vieux : en structurant ce qu'il faut croire et ce qu'il ne faut pas croire, elles satisfont aux tendances contradictoires de conformisme et de rébellion que l'on trouve chez tout intellectuel. C'est seulement cette structuration sécurisante que détruit l'éclectisme.

Le quatrième obstacle découle de la philosophie de l'enseignement et de la recherche dans notre discipline. Le rôle du professeur est de préparer l'étudiant pour le marché, ce qui en pratique réduit l'enseignement à un simple processus d'auto-reproduction. De plus, les étudiants sont beaucoup mieux entraînés pour la recherche que pour ce qu'il conviendrait d'appeler la « recherche » — la différence entre ces deux termes est la même qu'entre les verbes chauffer et réchauffer ; l'on devrait réserver le titre de chercheur à ceux qui font de la « recherche », et appeler recherchistes ceux qui font de la recherche. Keynes a exprimé l'espoir que l'économie atteigne un jour le même niveau de développement que l'art dentaire qui, à l'époque de Keynes, se réduisait pratiquement à l'extraction optimale des dents cariées. En fait, le souhait de Keynes s'est réalisé : l'économie a atteint aujourd'hui le niveau de développement qui caractérisait l'art dentaire du temps de Keynes. Mais le problème demeure toujours car, si l'art dentaire est aujourd'hui devenu une science préventive, c'est que les dentistes comprennent mieux les processus de carie qui les incitaient naguère à arracher les dents.

78. Einstein a fait ses premières grandes contributions scientifiques alors qu'il travaillait dans un bureau des brevets en Suisse ! Plus tard, alors qu'il était à Princeton, il aimait conseiller à ses étudiants gradués qui travaillaient sur des problèmes théoriques de se tenir à l'écart du commerce et des pressions académiques, suggérant même de travailler comme cordonnier ou gardien de phare !

79. Dans sa préface à l'édition française de la *Théorie Générale*, Keynes note que les économistes français sont éclectiques et il ajoute : « Ceci [les] rendra peut-être plus accessibles à nos arguments... » Voir aussi J. Pen [41].

Enfin, le lecteur aura été frappé par le fait que tous les « obstacles » identifiés ci-haut mettent en cause l'université dans la société contemporaine. L'université est la seule institution moderne où le travailleur est rémunéré pour une tâche (e.g. l'enseignement) mais jugé en fonction d'une autre tâche (e.g. la « recherche » ou la recherche). Partout ailleurs, le travailleur est payé et évalué en fonction de la même tâche qui lui incombe. Faut-il voir dans cette contradiction « interne » l'explication des problèmes que nous avons évoqués ci-haut concernant l'enseignement et la recherche ? La résolution de cette contradiction est importante, car, à moins de créer d'autres types d'institutions, c'est à l'université que devra se faire la synthèse post-classique. Selon Rollo May, ce dont la société a le plus grand besoin, ce sont des institutions où le courage créateur n'est pas étouffé⁸⁰ :

« ...creative courage... is the discovering of new forms, new symbols, new patterns on which a new society can be built. Every profession can and does require some sort of creative courage. In our day, technology and engineering, diplomacy, business, and certainly teaching, all of these professions and scores of others are in the midst of radical change and require courageous persons to appreciate and direct this change. The need for creative courage is in direct proportion to the degree of change the profession is undergoing. »

CONCLUSIONS

Le but de cet exposé était de poser quelques jalons en vue d'en arriver à une synthèse véritablement post-classique qui reposerait principalement sur les idées de Keynes, Marx et Sraffa. Plusieurs idées fondamentales se dégagent.

Premièrement, nous avons souligné à plusieurs reprises que, même chez les post-keynésiens, Sraffa est souvent un inconnu, dans ce sens que la contribution sraffienne tend à être limitée à un certain nombre de points techniques fondamentaux, certes, mais plus utiles pour détruire que pour construire. Cette tendance se retrouve surtout chez ceux que Coddington [8] appelle les « fondamentalistes ». Comme ceux-ci manifestent souvent le désir de s'approprier l'exclusivité de l'appellation « post-keynésienne », nous avons en définitive suggéré de la leur laisser et de la remplacer par l'expression « post-classique ». Nous avons surtout insisté sur la complémentarité possible entre Keynes et Sraffa, dans la tradition de Steedman [50] et Kurz [28]⁸¹.

Deuxièmement, nous avons identifié ce que nous estimons être les caractéristiques les plus fondamentales de la synthèse post-classique : la présence du temps historique, la causalité allant de l'investissement vers

80. R. May [31, p. 14-15].

81. Dans Henry [20], l'appendice B s'intitule justement « Keynes après Sraffa ».

l'épargne, et la rareté du temps lui-même. A vrai dire, peu d'analyses qui se présentent comme « post-keynésiennes » possèdent ces caractéristiques. Comme nous l'avons souligné, un nombre surprenant d'analyses « post-keynésiennes » sont limitées aux régimes permanents (*steady-states*) et donc au temps logique⁸². De plus — et ces pratiques caractérisent surtout les « fondamentalistes » — l'on estime souvent avoir adéquatement rendu compte du temps historique dès lors qu'on a introduit dans l'analyse une de ses manifestations (e.g. l'incertitude) ou une de ses conséquences (e.g. les attentes déçues); ou bien, l'on estime que l'histoire pénètre dans l'analyse par le simple abandon de l'hypothèse du *ceteris paribus*⁸³.

Troisièmement, nous avons proposé une démarche analytique qui consiste à expliquer la détermination non nécessairement simultanée des quantités et des prix avec lesquels sont construits la plupart des agrégats non métaphysiques sur lesquels l'analyse économique repose. Une telle démarche devrait apparaître utile, surtout à une époque où l'on devient de plus en plus conscient de l'impuissance de la théorie reçue à expliquer l'existence simultanée de prix croissants et de quantités décroissantes (*stagflation*).

Enfin, le lecteur aura remarqué que notre démarche contraste fortement avec une certaine mode « post-keynésienne » courante qui consiste à étendre cette appellation à tout ce qui est anti-néoclassique. L'approche négative comporte plusieurs défauts, dont le plus important est de susciter un trop grand nombre de vocations de Gardiens du Temple. Dans toute discipline scientifique, il est facile d'adhérer à une révolution scientifique lorsque celle-ci s'est produite il y a très longtemps et que son déroulement peut être documenté dans n'importe quelle bonne bibliothèque. Personne ne court plus le moindre risque à se déclarer keynésien, et presque plus à se déclarer marxiste! Dans un sens très profond, nous sommes tous keynésiens, et l'on ne perd plus son temps à se chamailler pour savoir qui l'est *vraiment* et qui ne l'est pas; en d'autres termes, l'appellation a perdu sa *valeur de rareté*! Il en va différemment dans certains milieux « post-keynésiens », surtout « fondamentalistes », où il est actuellement risqué pour un « étranger » de se déclarer post-keynésien sans encourir l'examen parfois belliqueux⁸⁴ des Gardiens du Temple en mal d'exercer leur pouvoir de dispenser l'*imprimatur*.

82. Dans ce cas, la seule façon de véritablement réintroduire le temps historique est d'étudier la « traverse »; très peu l'ont fait.

83. C'est ce que l'on fait en utilisant une variable (e.g. l'investissement) comme un degré de liberté, tout en soulignant que sa valeur est déterminée ailleurs et de façon imprévisible (e.g. par les « esprits animaux »).

84. Sur cette caractéristique « fondamentaliste », voir J. Pen [41].

L'histoire de la pensée économique ne commence ni ne se termine en 1867, en 1936 ou en 1960. Il faudra sans cesse continuer à synthétiser le passé, car *le passé change chaque jour*.

Jacques HENRY
Université d'Ottawa

RÉFÉRENCES

- [1] R. BAHRO, *L'alternative : pour une critique du socialisme existant réellement*, Paris, Lutter-Stock 2, 1979.
- [2] A. BOSE, *Marxian and Post-Marxian Political Economy*, Harmondsworth, Penguin Books, 1975.
- [3] M. BUNGE, *Causality*, Harvard University Press, 1959.
- [4] M. BUNGE, "Some Methodological Problems in Economics", texte ronéotypé, Université McGill, mars 1981.
- [5] M. DE CECCO, "The Last of the Romans", dans R. Skidelsky (ed.), *The End of the Keynesian Era*, N.Y., Holmes and Meier, 1977.
- [6] S.K. CHAKRABARTI, *The Two-Sector General Theory Model*, Macmillan, 1979.
- [7] V. CHICK, "The Nature of the Keynesian Revolution : a Reassessment", *Australian Economic Papers*, juin 1978, 1-20.
- [8] A. CODDINGTON, "Keynesian Economics: the Search for First Principles", *Journal of Economic Literature*, 14 (4), décembre 1976, 1258-1273.
- [9] D. CRANE (ED.), *Beyond the Monetarists : Post-Keynesian Alternatives to Rampant Inflation, Low Growth and High Unemployment*, Canadian Institute for Economic Policy, Toronto, J. Lorimer and Co., 1981.
- [10] E.G. DAVIS, "The Correspondence between R.G. Hawtrey and J.M. Keynes on the *Treatise*: the Genesis of Output Adjustment Models", *Canadian Journal of Economics*, 13 (4), novembre 1980, 716-724.
- [11] G. DOSTALER, *Marx : la valeur et l'économie politique*, Paris, Anthropos, 1978.
- [12] A.S. EICHNER (ED.), *A Guide to Post Keynesian Economics*, M.E. Sharpe Inc., White Plains, N.Y., 1978.
- [13] A.S. EICHNER, "A Post-Keynesian Short-Run Model", *Journal of Post Keynesian Economics*, 1 (4), été 1979, 38-63.
- [14] A.S. EICHNER et J.A. KREGEL, "An Essay in Post-Keynesian Theory : a New Paradigm in Economics", *Journal of Economic Literature*, 13 (4), décembre 1975, 1293-1314.

- [15] P. GAREGNANI, « Hétérogénéité du capital, fonction de production et théorie de la répartition », dans Grellet (ed.), *Nouvelle critique de l'économie politique*, Paris, Calmann-Levy, 1976, 136-205.
- [16] S. GORDON, "The Economics of the Afterlife", *Journal of Political Economy*, 88 (1), février 1980, 213-214.
- [17] G.C. HARCOURT (ED.), *The Microeconomic Foundations of Macroeconomics*, Macmillan, 1977.
- [18] D.J. HARRIS, "The Theory of Economic Growth a Critique and Reformulation", *American Economic Review*, LXV (2), mai 1975, 329-337.
- [19] R.F. HARROD, *Towards a Dynamic Economics*, London, Macmillan, 1966.
- [20] J. HENRY, *La théorie du commerce extérieur dans le temps historique : une analyse post-keynésienne*, août 1980, 260 pages (à paraître chez Economica).
- [21] S. HOLLAND, "Keynes and the Socialists", dans R. Skidelsky (ed.), *op. cit.*, 1977.
- [22] J.R. HICKS, "Final Discussion", dans G.C. Harcourt (ed.), *op. cit.*, 1977.
- [23] E.S. JOHNSON et H.G. JOHNSON, *The Shadow of Keynes*, University of Chicago Press, 1978.
- [24] L.R. KLEIN, "The Supply Side", *American Economic Review*, 68 (1), mars 1978, 1-7.
- [25] J.A. KREGEL, *Theory of Capital*, London, Macmillan, 1976.
- [26] J.A. KREGEL, *The Reconstruction of Political Economy: an Introduction to Post-Keynesian Economics*, London, Macmillan, 1975.
- [27] J.A. KREGEL, "Marx, Keynes, and Social Change: is Post-Keynesian Theory Neo-Marxist?", dans E.J. Nell (ed.), *Growth, Profits and Property*, Cambridge University Press, 1980, 267-275.
- [28] H.D. KURZ, "Sraffa after Marx", *Australian Economic Papers*, 18 (32), juin 1979, 52-70.
- [29] A.L. LEVINE, "This Age of Leontief... and Who? An Interpretation", *Journal of Economic Literature*, 12 (3), septembre 1974, 872-881.
- [30] M. MASTERMAN, "The Nature of a Paradigm" dans I. Lakatos et A. Musgrave (eds.), *Criticism and the Growth of Knowledge*, Cambridge University Press, 1970, 59-89.
- [31] R. MAY, *The Courage to Create*, Bantam Books, 1978.
- [32] J. MEADE, "The Keynesian Revolution," dans Milo Keynes (ed.), *Essays on John Maynard Keynes*, Cambridge University Press, 1975, 82-88.
- [33] D.E. MOGGRIDGE, "The Influence of Keynes on the Economics of his Time", dans M. Keynes (ed.), *op. cit.*, 73-81.
- [34] M. MORISHIMA, *Marx's Economics: A Dual Theory of Value and Growth*, Cambridge University Press, 1973.

- [35] S.J. MOSS, "The Post-Keynesian Theory of Income Distribution in the Corporate Economy", *Australian Economic Papers*, 17 (31), décembre 1978, 303-322.
- [36] E.J. NELL, "The Simple Theory of Effective Demand", *Intermountain Economic Review*, automne 1978, 1-32.
- [37] E.J. NELL, "The Revival of Political Economy", in E.J. Nell (ed.), *Growth, Profits and Property*, Cambridge University Press, 1980, 19-28.
- [38] L.L. PASINETTI, *Lectures in the Theory of Production*, Columbia University Press, 1977.
- [39] L.L. PASINETTI, *Growth and Income Distribution: Essays in Economic Theory*,
- [40] D. PATINKIN, "Keynes' Aggregate Supply Function: a Plea for Common Sense", *History of Political Economy*, 10 (4), hiver 1978, 577-596.
- [41] J. PEN, "On Eclecticism, or We are (almost) all Neo-Classical Neo-Keynesian Now", *De Economist*, 129, 1, 1981, 127-150.
- [42] J. ROBINSON, "Keynes and Ricardo", *Journal of Post Keynesian Economics*, 1 (1), automne 1978, 12-18.
- [43] J. ROBINSON, "Time in Economic Theory", *Kyklos*, 33 (2), 1980, p. 219-229.
- [44] J.E. ROEMER, "Continuing Controversy on the Falling Rate of Profit: Fixed Capital and other Issues", *Cambridge Journal of Economics*, 3 (4), décembre 1979, 379-398.
- [45] A. RONCAGLIA, *Sraffa and the Theory of Prices*, New York, John Wiley and Sons, 1978.
- [46] P. ROUZIER, «La production d'agrégats économiques: essai sur le façonnement des formes économiques», cahiers 7901-7904, Département d'Économique, Université Laval, automne 1978.
- [47] T.K. RYMES, "Sraffa and Keynes on Interest Rates", Research paper 80-09, Department of Economics, Carleton University, 1980.
- [48] P.A. SAMUELSON, "Understanding the Marxian Notion of Exploitation: A Summary of the So-Called Transformation Problem between Marxian Values and Competitive Prices", *Journal of Economic Literature*, 9 (2), juin 1971, 399-431.
- [49] P. SRAFFA, *Production de marchandises par des marchandises: prélude à une critique de la théorie économique*, Paris, Dunod, 1972.
- [50] I. STEEDMAN, *Marx after Sraffa*, London, New Left Books, 1978.
- [51] C. VON WEIZSACKER, "Modern Capital Theory and the Concept of Exploitation", *Kyklos*, 26, 1973, 45-81.